

De l'addiction à la création

Rapport de stage de master II en psychopathologie clinique

Sandrine Willems

Garant de stage: Jean-Charles Ouattara

Lecteur du rapport: Thierry Bisson

Directeur du master: Jean-Michel Vivès

Avec toute ma reconnaissance pour Jean-Charles Ouattara,
qui tout au long de ce stage fut à l'écoute de mes interrogations.

Table des matières

Introduction	p 4
Remarques sur les différents cadres de ce stage	p 5
Axes d’interrogations	p 9
Présentation de suivis	p 12
Notice sur les cas évoqués	p 12
Rémy ou le roman écrit par l’autre	p 13
Premières rencontres et émergence d’un axe de travail	p 13
Premières manifestations du transfert	p 16
Une réappropriation manquée du Nom-du-Père	p 17
Un dégagement du trauma	p 19
Mi-dire, imposture, et castration	p 20
De la fusion à la différenciation	p 22
Faire sa place au vide – et au psychisme	p 25
Médecin, psychiatre, ou psychologue	p 27
Un transfert “anaclitique”	p 30
Mehdi ou l’élaboration de la métaphore	p 33
La rencontre	p 33
L’envahissement par l’Autre	p 34
De l’incorporation à la métaphore	p 37
Une réappropriation du regard et de la voix	p 39
Un retour à la langue originelle, à la parole, à la pensée	p 42
Trouver son rythme et son lieu propres	p 44
Rivalité, érotisation, “privatisation”	p 48
Symbolisation de la dette et “pulsion soignante”	p 50
Kader ou le travail de réécriture	p 53
Du savoir à l’écriture	p 53
Vers un renouage du symbolique à l’imaginaire et au réel	p 57
Questions rétrospectives	p 60
Anti-conclusion	p 61
Bibliographie	p 62

Introduction

“L’essentiel, c’est que vous trouviez votre style clinique”: ce propos d’un enseignant, l’an dernier, me parut à la fois viser juste, et être d’une exigence extrême; il me semblait un peu présomptueux, pour la débutante que j’étais, de prétendre à un “style” clinique particulier. Or, à la fin de ce stage de master II, dans un réseau de différents lieux de soin ou d’accueil pour toxicomanes, c’est bien cette question du “style” qui ressurgit, avec l’impression que peu à peu, de la rencontre entre mon “désir d’analyste” et la singularité des sujets rencontrés, se dégage quelque chose comme un style. De fait, il s’agit avant tout de rencontre. Comme le disait Lacan, “complétant” Buffon: “Le style c’est l’homme même”, mais aussi “l’homme à qui l’on s’adresse”¹. Comme si, de s’adresser à la singularité de tel ou tel “psy”, un sujet parvenait peu à peu à mieux dégager sa propre singularité, autrement dit sa subjectivité. De plus en plus, il me sembla être à l’écoute d’une parole qui cherchait ce qu’elle avait de propre, d’unique, d’inimitable, et dans les notes que je prenais juste après les entretiens – afin d’en conserver la précision et le “ton” – d’en devenir le scribe. Par là je m’aperçus que le lien se faisait avec ma pratique parallèle de l’écriture, et que c’était donc bien au cœur de mon désir singulier, si intimement lié à mon “désir d’analyste”, que je me situais. Du reste, il me fallait reconnaître que c’était également là où j’étais le plus “sujet”, que la rencontre se nouait – les sujets rencontrés durant ce stage se saisissant de l’une ou l’autre bribe de ma singularité, du côté de mon investissement du langage ou de mon intérêt envers les animaux, pour, sur ce grain de sable, déposer “la nacre” du transfert. Ceci posant d’emblée, aussi, la singularité de la clinique à laquelle je fus confrontée, avec des patients “addictifs”: loin de la situation de la “cure-type”, pensée à l’origine pour des patients névrosés, et où le “psy” peut viser à une forme d’effacement et de silence, il s’agissait ici de trouver des “aménagements”, qui permettaient au transfert de s’établir avec des patients qui n’auraient pu tolérer un tel silence sans le fuir – mais ceci en se gardant des écueils de la “suggestion”. Ce qui me ramena souvent aux questionnements de Ferenczi, un auteur capital pour moi, sur l’assouplissement de la technique analytique qui s’impose dans certains cas, et sur les spécificités du transfert qu’il induit.

Mais si un rapprochement put se faire pour moi entre l’écriture et le processus analytique, ce fut aussi de mesurer de mieux en mieux, combien ce dernier pouvait s’apparenter à une dynamique de création. Comme si un sujet, mis en travail psychique, avait moins à se “trouver”, comme une essence préexistante, qu’à s’“inventer”: ce en quoi je rejoins Jean

¹ J. Lacan, *Écrits I*, p 9.

Oury, l'une de mes autres "références" de prédilection. Une cure, dès lors, aurait moins à "réparer", dans le fantasme d'un retour à une intégrité perdue, qu'à "bricoler quelque chose" qui permette au sujet de vivre le mieux qu'il peut. Ce "quelque chose", c'est sans doute ce que Lacan conceptualisa sous le nom du "Sinthôme" – ceci, comme par hasard, ramenant à la question du style: ce qui permet avant tout à un sujet de tenir – d'aimer et de travailler, selon les termes par lesquels Freud définissait la santé – c'est probablement de créer son propre style, ainsi que l'illustre Joyce tel que l'analyse Lacan. D'ailleurs, si toute cette année fut pour moi un "affrontement" à la pensée de Lacan, auteur que j'eus d'abord du mal à "m'approprier", à travers mes lectures et certaines discussions avec des enseignants, ce fut dans ce concept de "Sinthôme" que je perçus le mieux par où, dans la clinique, je pourrais m'appuyer sur sa théorie.

Mais je parle ici de "processus analytique", alors que comme je l'ai dit, le cadre où se déroula mon stage différait radicalement d'un cabinet d'analyste: ceci découlant du "pari", voire du "défi", selon lequel, quel que soit le cadre où l'on travaille en tant que psychologue – fût-ce un café, en ce qui concerne une partie de mon stage – il serait possible de mettre en oeuvre "une inspiration", ou, une fois encore, "un style", analytique. Visant dès lors à me situer à une place qui tient à la fois du "psychologue", par la fonction que j'occupais, en tant que stagiaire, dans l'institution, et du "psychanalyste", notamment par une attention particulière au transfert et par "l'hypothèse" de l'inconscient, j'emprunte ici à des nombreux patients le signifiant de "psy", pour désigner ce rôle singulier.

Remarques sur les différents cadres de ce stage

Le style de travail d'un psy, lorsqu'il travaille en institution, dépend aussi de cette dernière. Or, m'étant déjà sentie assez "contrainte", lors de précédents stages, par la rigidité d'un cadre hospitalier, je trouvai au centre de soin spécialisé en toxicomanie (CSST), où j'effectuai l'essentiel de mon stage, une "liberté" qui me parut, précisément, plus propice à une dynamique "créative". Mon garant de stage, en particulier, avait envers les patients une "souplesse" particulièrement attentive à leur singularité; ainsi, dès que je le rencontrai, il m'expliqua qu'il faisait varier, en fonction des patients, la durée des séances, la prise ou l'absence de rendez-vous, le choix entre le "vous" et le "tu", entre la poignée de mains ou la bise... Ce qui témoignait d'un état d'esprit dont je me sentais proche, et qui me permit de chercher, le plus radicalement possible, ce qui me semblerait le mieux "convenir" à chacun des patients que je rencontrai.

Une telle recherche se doubla de celle de la place, et même du cadre institutionnel, où je me sentirais au plus “juste”, compte tenu à la fois de ce que j’étais, et des possibilités de parole offertes par le cadre. En effet, mon garant n’étant au CSST qu’une partie du temps que je pouvais consacrer à mon stage, je partageai le reste entre le centre d’écoute où il était les autres jours (centre aussi orienté vers des problématiques addictives, mais s’adressant plutôt à des adolescents), un “café social”, *Couleur Café*, (accueillant surtout des personnes toxicomanes ou alcooliques, et souvent en situation de précarité), et même, une fois, le “bus” distribuant du matériel stérile d’injection. Dans un premier temps, une certaine “pénurie” de patients au CSST ou au centre d’écoute pour jeunes, due en partie à des crises institutionnelles, m’orienta certains jours vers *Couleur Café*, où par contre c’était fréquemment “l’affluence”; et je me proposais de contribuer à créer un “pont” entre ce lieu qui pouvait n’être que de socialisation, et le CSST, davantage destiné, au départ, aux usagers qui avaient entrepris une démarche de soin. Mais au passage, par ce “manque de patients”, je m’étais vue confrontée à cette question du manque, voire du vide, si présente dans l’addiction. Ceci étant d’ailleurs renforcé par les nombreux rendez-vous auxquels ne venaient pas des sujets souvent pris dans un parcours d’abandons, d’abord subis, puis infligés: ainsi ceux-ci me mettaient-ils dans une situation qui reflétait la leur, m’introduisant par là à ce rôle de miroir auquel, durant la cure, ils me requéreraient souvent.

A *Couleur Café*, cependant, la difficulté des conditions de travail, sur lesquelles je reviendrai, m’incita finalement à retourner, à certains moments où mon garant n’y était pas, à l’accueil du CSST, qui entre-temps s’était ouvert à un plus large public, non plus seulement en demande de soin, mais également de simple “accueil”. De même, les “crises” internes s’étant apaisées au CSST, et les réunions d’équipe s’orientant à nouveau vers les patients, je revins à celles-ci, ce qui facilita alors mon dialogue avec les autres professionnels (éducateurs, assistante sociale, infirmière, etc).

Cela étant, tout en reconnaissant l’intérêt et la nécessité d’un certain travail “d’apprivoisement” envers les patients reçus à l’accueil, ou *a fortiori* à *Couleur Café*, qui généralement ne demandent pas à voir “le psy” avant de le “situer” un peu, ne fût-ce que de vue, je dois reconnaître aussi qu’une telle prise de contact, dans un contexte collectif, constitua pour moi la part la plus difficile de ce stage. De fait, j’avais parfois l’impression que la “demande” était, au départ, de mon côté; certes le simple fait de se rendre dans un café “social” ou à l’accueil d’un centre de soin, peut être considéré comme une demande latente,

mais je redoutais, en allant vers tel ou tel usager², d'être perçue comme importune, voire intrusive. Afin de faciliter cette première approche, je tentai un moment, à *Couleur Café*, de susciter des groupes de parole; la seule fois où ce fut possible, autour du thème de "la liberté", que j'avais proposé, la parole qui circula me parut très riche, et déboucha comme escompté sur un entretien individuel particulièrement fort. Mais l'expérience ne fut pas renouvelable, faute d'un cadre qui le permettait, et du manque d'usagers parlant suffisamment bien le français. Cependant, que ce fût à travers des groupes de parole ou une conversation informelle, il s'agissait toujours de créer peu à peu, dans un espace collectif, une sorte d'espace "privé" où une parole véritablement subjective devenait possible. Au CSST, cette démarche pouvait aboutir à ce que je propose finalement de recevoir la personne dans un bureau. Mais à *Couleur Café*, cette possibilité n'existait pas, vu que les éducateurs et animateurs ne voulaient pas me laisser quelquefois l'unique bureau, qui devait être réservé selon eux à des tâches plus urgentes ou utiles que des entretiens "psy".

Et ceci ouvre sur les questions que souleva pour moi cette partie de mon stage menée dans un "café". Là plus encore qu'ailleurs, je perçus l'"étrangeté", "inquiétante" pour certains, de cette "fonction" de psy – qui est en quelque sorte le contraire d'une fonction. De fait, par rapport à tous ces travailleurs sociaux "utiles", je ne servais à rien, sinon à préserver ce "rien" qu'est la subjectivité, selon cette expression de J.-M. Vivès, cette part d'"être" au milieu du faire. Dès lors, il n'était pas très étonnant que ces collègues "ne me fassent pas ma place" – jusqu'au sens le plus concret de l'expression: le lieu étant des plus exigus, je les "encombrais" lorsque je me trouvais derrière le comptoir. Regrettant, néanmoins, qu'ils ne m'aident pas davantage, par leur fréquentation quotidienne des usagers, à m'orienter, avec justesse, vers l'un ou l'autre de ces derniers, je fis part de mes difficultés au cours d'une séance d'analyse de pratiques, menée par C. Miollan. Celui-ci me ramena alors à ce fait qu'"être psy", n'est pas compatible avec une "place" instituée: que même lorsque celle-ci existe, il s'agit sans cesse de la déjouer, de sortir de ce "rôle" de psy pour redevenir sujet, à l'écoute d'autres sujets. Mais ceci, qui était une "évidence" théorique pour moi, prenait une acuité particulière dans le cadre d'un café: les usagers, lorsqu'ils me voyaient pour la première fois, ne savaient qui j'étais, et certains me prirent pour une autre "usagère"... Cette abolition d'une frontière rigide entre "soignants" et "soignés", que défend J. Oury, prenait ici une radicalité qui me troublait

². Ce terme d'"usager", utilisé dans les structures où je fis mon stage, pour désigner toute personne "faisant usage" de ces structures, me parut d'abord étrange, au point de croire d'abord qu'il désignait seulement les "usagers" de drogues! Si je l'emploie ici, toutefois, c'est afin de distinguer les personnes "fréquentant" seulement ces structures, de ceux qui les sollicitent dans une démarche de soin, en tant que "patients".

parfois. Mais je tentai de tirer parti d'une telle situation, choisissant par exemple de me "présenter" ou non en tant que psy, selon qu'il me semblait, selon les cas, qu'une telle présentation faciliterait ou ferait obstacle à la rencontre.

Et cet état de recherche, voire d'"étonnement" permanent, me permit de percevoir, mieux que jamais, combien il s'agit, pour qu'une telle rencontre soit possible, d'"étonner" aussi le sujet qui est en face de nous. Ainsi, face à un jeune homme me disant d'emblée que des psy, il en avait "vu toute sa vie", et que "ça ne servait à rien", lui s'intéressant par contre aux chevaux, il suffit que je dise que moi j'étais une psy qui voulais travailler "avec des animaux", pour que l'accroche se fasse; et celle-ci prit si bien que, laissant là le jeu de séduction auquel il s'en tenait d'habitude, il me révéla de telles failles que finalement, il lui sembla que je l'avais "tout à fait compris". Et ces petits "décalages" qui surprennent permettent en retour à ceux qui nous parlent de se décaler": un homme d'une soixantaine d'années, qui épanchait sa colère sur l'équipe de *Couleur Café* et sur la "société" en général, changea soudain d'attitude lorsque je me mis à vraiment l'écouter; quelques questions de ma part ramenèrent bientôt sa rage vers ses proches, et celle-ci alors se transforma en pleurs, d'autant plus intenses qu'il venait de perdre un ami; cette espèce de "catharsis" lui permit dès lors de me parler de sa passion pour la peinture, que, étant sdf, il pratiquait jusque dans la rue – témoignant de ce lien étroit qui existe entre subjectivation et création.

Il n'en reste pas moins que se pose, dans un tel lieu, la question du caractère "thérapeutique" d'entretiens uniques, ou du moins très épisodiques. De fait, ceux-ci s'apparentent souvent à une "catharsis", qui me semble représenter moins l'aboutissement que l'amorce d'un véritable processus thérapeutique – mais une telle amorce, lorsqu'elle est possible, ne paraît pas négligeable. Si les entretiens que j'ai eus à *Couleur Café* ont permis, ne fût-ce qu'un instant, aux personnes que j'ai rencontrées, de se distancer des problèmes matériels où elles étaient prises (logement, santé, poursuites judiciaires, etc), de s'autoriser à rééprouver des affects plus ou moins refoulés, de reprendre un questionnement infini sur soi-même, alors le travail que j'ai tenté d'y faire me semble avoir un sens, fût-il infime. Et si je l'interrompis en pensant pouvoir travailler dans de meilleures conditions au CSST, ce ne fut pas sans un certain regret, de quitter ce qu'un tel "terrain" a de fort et d'interrogeant. Du moins il m'aura obligée à me centrer sur cet "ici et maintenant", où se joue, dans le transfert ou ses ébauches, l'essentiel du travail de psy.

Parmi les questions que m'ont posées les différents cadres où j'ai effectué ce stage, il y eut aussi celles liées au passage, avec le même patient, de la place d'"écoutante", lors d'un ou de premier(s) entretien(s) mené(s) par mon garant, à celle où je menais moi-même les entretiens.

Plusieurs fois, il me sembla que ce passage, qui interrompait un début de transfert pour en proposer un autre, n'avait pu s'accomplir: soit que le patient ne revenait pas, soit, dans un cas, que le premier entretien que je menai moi-même achoppa dès qu'il s'agit, pour ce patient-là, de parler de sa relation avec une femme, à la femme que j'étais moi-même. Quoi qu'il en soit, je me demandai souvent si, en me positionnant autrement en tant qu'écoutante, j'aurais pu faciliter ce passage; mais il me paraissait assez impossible d'intervenir activement dans les entretiens menés par mon garant, sans perturber la dynamique de ceux-ci.

Ce fut donc, finalement, dans le cadre le plus "classique", de suivis individuels, dans un bureau du CSST, et permettant un travail dans la durée, ne fût-ce que de trois ou quatre mois, qu'il me sembla être le plus "dans mon élément", et me rapprocher le plus de ce qui me paraît un processus thérapeutique, ou analytique – la question du rapport complexe entre "analyse" et "thérapie" dépassant le cadre de ces quelques réflexions...

Aussi est-ce essentiellement le travail mené dans un tel cadre, que j'ai choisi de présenter ici.

Axes d'interrogations

Avant de commencer mon stage, j'avais évidemment lu différents ouvrages, y compris de psychanalystes, sur "la toxicomanie". Force est de m'avouer, aujourd'hui, qu'ils ne me servirent que très indirectement, dans le suivi des patients, tant il est vrai que ceux-ci confrontent à une singularité qui ne se laisse pas réduire, et qui requiert, chaque fois, de la part d'un psy, un "style" singulier. Et ce furent souvent des lectures psychanalytiques *a priori* sans rapport avec la cure de patient addictifs, qui en celle-ci m'éclaira le plus. Il n'empêche que, dans l'après coup, se dégagent pour moi quelques axes d'interrogations touchant à la relation thérapeutique, et récurrentes dans cette clinique "de l'addiction":

- *Le rapport au "savoir"*: certains usagers, même à *Couleur Café*, dès qu'ils apprenaient que j'étais "stagiaire psychologue" – ou "docteur en philosophie", comme ce fut le cas avec Kader, présenté plus loin – m'attribuaient un "savoir", qui paraissait les fasciner. Et ceci me semble dépasser le phénomène du "sujet supposé savoir", par lequel un sujet s'adresse à un autre, en particulier un psy, comme supposant que celui-ci en sait plus long sur lui que lui-même. De fait, le processus toxicomaniaque me semble souvent se doubler d'une recherche de savoir – sur, par exemple, ses propres limites, celles de l'autre, ou la mort. Dès lors, quand quelqu'un se dote de savoir, en particulier sur l'humain, aux yeux d'un sujet toxicomane,

celui-ci peut l'investir d'une aura qui sans doute l'apparente à la drogue, également dispensatrice d'un certain "savoir"³.

- *L'accrochage du sujet addictif*: si un patient investit son psy "un peu comme une drogue", il s'y "accrochera" d'une manière comparable⁴: ce que j'éprouvai dans le transfert, et qui me ramena à ce qui avait orienté le choix de mon stage vers la "toxicomanie". En effet, j'avais réalisé mon mémoire de master I sur la "pulsion de contact", conceptualisée par L. Szondi et J. Schotte, et dont les "troubles" touchent à "l'accrochage" comme à la séparation; or, les troubles majeurs du contact comprendraient la dépression comme la toxicomanie. Ayant fait mon stage de master I auprès d'adolescents dépressifs, je me proposai donc, cette année, de travailler auprès de patients toxicomanes. Et ceci me donna l'occasion – même si cette année mon approche était plus clinique que théorique – de m'interroger à nouveau sur ce paradoxe, selon lequel un besoin "pathologique" d'accrochage à l'autre, peut conduire un sujet à éviter cet autre, en s'accrochant à un objet d'addiction tel que la drogue ou l'alcool.

- *L'animal comme substitut possible à l'objet d'addiction*: il semble que, sur un mode comme transitionnel, entre l'accrochage à une simple substance, et celui à un autre humain, l'accrochage à un animal puisse jouer un rôle restructurant pour certaines personnes addictives. M'étant, à la base, intéressée à la pulsion de contact dans la mesure où j'aimerais travailler en tant que psy avec la médiation d'animaux, je fus, durant ce stage, particulièrement attentive à ce qui pouvait se passer entre les personnes que je rencontrais et leur chien ou leur chat. Et je fus frappée par la force du lien qui unissait parfois les premiers aux seconds. Ainsi, à *Couleur café*, un usager très attaché à son chien étant décédé, son ami le plus proche me dit ne survivre que pour ce chien, qu'il avait adopté, et pour un nouveau chiot. Puis, dans des "bagarres" de rue, ceux-ci lui furent enlevés, et pour lui ce fut un drame – auquel il me dit ne survivre, à nouveau, que par le projet de reprendre un nouveau chien, un "molosse", par qui il restaurerait la propre image qu'il avait de lui-même. Pareillement, à la fin des entretiens que j'eus avec le troisième patient présenté ici, un "chaton" surgit, sur lequel ce patient parut épancher ce qu'il n'avait pu donner à son fils. Comme si l'animal permettait de rejouer ce qui avait d'abord achoppé au niveau de cette "pulsion soignante" évoquée par Searles, et dont je reparlerai plus loin.

- *L'abandon et la culpabilisation*: si ce patient alcoolique qui décéda – brusquement, en pleine dépression, juste après une cure de sevrage interrompue et sans doute prématurée –

³ . A propos de cette recherche d'un "maître" chez le sujet toxicomane, cf J.-J. Rassial, *L'adolescent et le psychanalyste*.

⁴ . A ce propos, cf C. Olievenstein, *La vie du toxicomane*.

s'identifiait si intimement à son chien, c'est notamment dans la mesure où ce dernier avait été "abandonné", comme lui avait l'impression de l'avoir été. Lors de l'unique conversation, "à bâtons rompus", que j'eus avec lui, il me demanda d'ailleurs si "je ne voulais pas l'adopter". Lorsque j'essayai de relier la question à sa propre vie plutôt que d'y répondre, il me déclara que lui "personne ne voulait l'adopter, même pas en psychiatrie" – ceci renvoyant à l'échec de sa cure. Lorsque je relus ces propos, je compris mieux la tristesse, voire la culpabilité, qui s'empara de moi à l'annonce de son décès – comme cette culpabilité qu'il me sembla plusieurs fois percevoir dans l'équipe, lors d'"échecs" thérapeutiques avec des patients addictifs. Ceux-ci, en effet, dans cette façon qu'ils peuvent avoir de "s'en remettre" – apparemment du moins – aux professionnels qui les accompagnent, donnent parfois à ces derniers le sentiment de les avoir abandonnés, alors même que ce sont ces patients qui "abandonnent" une démarche thérapeutique. Aussi faut-il constamment se garder, dans une telle clinique, de "prendre sur soi" la culpabilité des sujets rencontrés.

- *Le Nom-du-Père et la filiation*: au cours de ce stage, je fus frappée par le nombre de fois où, dans le discours des personnes rencontrées (qui étaient en grande majorité des hommes), cette problématique abandonnique s'ancrait dans une absence paternelle (factuelle ou ressentie). Ceci se prolongeant par le fantasme, chez le sujet, de combler ce vide en devenant père à son tour – ce qui, lorsque cela se réalisait, aboutissait souvent à une reproduction du destin paternel, qui était justement ce que redoutait ce sujet; on verra d'ailleurs une illustration de ce schéma dans les premier et troisième cas présentés ici. Que l'on conçoive cette carence paternelle en termes de forclusion psychotique ou plutôt de ce vide propre aux états limites⁵, sur le plan thérapeutique le concept de "sinthôme" me semble ici précieux. Comme l'écrivait Lacan, la fonction paternelle, essentiellement, se ramenant à un usage de la métaphore – cet usage que permet la construction d'un sinthôme –, "un père on peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir"⁶. Ce qui permet de surmonter l'apparente discontinuité entre la clinique de la psychose et celle de la névrose.

- *La (re)construction de la temporalité*: comme l'attestent les trois patients présentés ici, l'addiction a tendance à réduire le temps à une suite d'instant, où le sujet est enfermé dans l'immédiateté, coupé d'un passé qu'il veut fuir, et sans perspective d'avenir. Le processus thérapeutique, dès lors, s'accompagne d'une sortie de l'urgence, qui "rend", ou "donne" le

⁵ . Sur cette question du diagnostic, cf p 13.

⁶ . J. Lacan, *Le Sinthôme, Séminaire XXIII*, p. 136.

temps au sujet, et lui permet de chercher son rythme propre⁷. Par là se restructurent la continuité et la durée, permettant à ce sujet de reconstruire son histoire: ce en quoi une psychothérapie s'apparente à l'écriture d'un roman.

- *La répétition du traumatisme*: dans cette dissolution du temps qui apparaît souvent chez des patients addictifs, une évolution ne semble pas concevable, et tout se ramène à une répétition de l'identique, propre à la pulsion de mort: répétition de la prise de substance toxique, répétition d'accidents, répétition d'échecs. On assiste à ce que certains auteurs ont qualifié de "traumatophilie", où le sujet, comme arrêté à un traumatisme originel et indicible, semble ne pouvoir exprimer celui-ci qu'en le reproduisant⁸. Déjà lors de certaines conversations à l'accueil, mais plus encore au cours des suivis, je fus frappée, par la récurrence et le poids, dans l'histoire de sujets addictifs, d'accidents ou de maladies organiques, qui ressemblaient à des amplifications de ces traumatismes infligés au corps que sont les prises de toxiques. De fait, il semblait bien que se situait là, dans le réel, ce qui ne pouvait émerger dans le symbolique. Le travail thérapeutique, dès lors, s'apparente à une métaphorisation du traumatisme: non qu'il s'agisse simplement de "mettre en mots" des traumatismes du passé, mais au sens où la cure elle-même s'apparente à une forme de traumatisme, symbolique cette fois. Ainsi, le troisième patient évoqué ici m'ayant dit qu'il "voulait souffrir" par une mort affreuse, je m'efforçai de lui faire remarquer qu'il souffrait déjà, et en particulier par ce qu'il me disait; peu après, il me déclara: "au fond si je souffre c'est que je suis vivant". Non qu'il faille en rester à cette souffrance; mais la situer du côté de la vie plutôt que de la mort, me paraît déjà une évolution significative.

Présentation de suivis

Notice sur les cas évoqués

Dans cette quête de la subjectivité et donc de la singularité, que représente un travail psychique, l'essentiel me paraît se situer dans "le détail", où d'un trait s'atteint soudain le sujet. Aussi la restitution que je livre ici des suivis que j'ai menés, s'efforce-t-elle d'être la plus précise possible. Moins que l'histoire factuelle des sujets rencontrés, elle vise à cerner ce qui se joua au niveau du transert. Et si j'ai choisi de présenter ces trois cas dans l'ordre chronologique où ils se présentèrent à moi, c'est afin de rendre sensible une certaine évolution dans mon approche, dans le sens, me semble-t-il, d'une quête croissante de "créativité".

⁷. Cette importance du rythme a été soulignée, dans les troubles du contact, par J. Schotte, (dans *Szondi avec Freud*), et dans la psychose, par J. Oury, dans (*Création et schizophrénie*).

⁸. Cf M. Corcos *Le corps absent*.

Même si elle n'est pas centrale ici, la question du "diagnostic" se lie parfois à celles que pose un processus thérapeutique. Or, le premier comme le troisième patient évoqués, paraissent s'apparenter à la symptomatologie des états limites, telle que l'a par exemple décrite J. Bergeret⁹. Me bornant à remarquer ceci, je laisse ouvert le débat théorique autour de cette notion d'"état limite", véritable structure pour les uns, "astructuration" pour les autres, simple tableau clinique se greffant sur une psychose non délirante, selon certains lacaniens¹⁰. Ce débat rejoint d'ailleurs celui qu'ouvre la notion, esquissée par Freud dans les années 20, de "psychonévrose narcissique", située entre névrose et psychose, où c'est moins le rapport à la réalité qui est dégradé, comme dans la psychose, que le rapport au moi¹¹. En outre, dans la théorisation de J. Schotte et de l'Ecole de Louvain, les "troubles du contact", dont fait partie ce qu'ils appellent la "toxicomanie essentielle", constituent une structure à part entière – ce qui dès lors pose dans chaque cas la question de savoir si la toxicomanie rencontrée est essentielle ou non. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'avec certains patients addictifs, le transfert se présente autrement que dans la névrose et la psychose, dans une sorte d'"accrochage" qui n'est pas la fusion psychotique "classique".

Rémy ou le roman écrit par l'autre

Premières rencontres et émergence d'un axe de travail

C'est au CSST, avec mon garant de stage, que pour la première fois je rencontre Rémy. A l'approche de la cinquantaine, cet homme se présente comme quelqu'un qui a tout perdu, et s'est perdu lui-même, en cette espèce de "déchetisation" par laquelle un sujet peut se faire objet *a*: alors qu'il avait un travail (de mécanicien) qui lui plaisait, et une femme dont il était "fou amoureux", il se mit à boire, puis eut un grave accident de voiture qu'il considère comme "une sorte de suicide"; après un long coma, se retrouvant à moitié paralysé, il dut réapprendre à marcher et à parler – avec un succès dont Rémy, dont la volubilité est frappante, paraît très fier. Ainsi le langage, qui est par excellence ce qui nous vient de l'Autre, Rémy semble avoir voulu le (ré)acquérir par lui-même. Mais ceci eut son prix sur le plan du réel: de son accident Rémy garde une boiterie et des troubles de la mémoire, double "handicap" dont il se plaint. En outre, après cet accident son alcoolisme s'aggravant encore, il perdit épouse et travail, et finit sdf. Actuellement, il est en effet à la rue, et affirme son désir

⁹. Cf J. Bergeret, *La dépression et les états limites*.

¹⁰. Cf respectivement O. Kernberg, *Les troubles limites de la personnalité*, J. Bergeret, op. cit., et E. Brayer, cours donné à l'université de Nice en 2006-2007.

¹¹. Cf S. Freud, *Névrose et psychose* (1924).

d'entreprendre une cure de "sevrage"¹², pour "s'en sortir" tout comme il s'est sorti du délabrement physique. Il n'en insiste pas moins sur le caractère psychique de ce qui l'a poussé vers l'alcool, et sur le besoin d'aide qu'il éprouve: "seul je vais pas y arriver" – comme s'il avait touché la limite de son système, où, notamment par le biais de l'alcoolisme, il tentait de se passer de l'Autre.

Dès le lendemain, je revois Rémy à *Couleur Café*. Est-ce alors que le caractère "informel" de l'entretien prête à une liberté de parole que jugulerait, à ce moment-là, un cadre plus établi? Ou est-ce le fait de s'adresser à une seule personne plutôt qu'à deux? Ou à une femme plutôt qu'à un homme? Quoi qu'il en soit, Rémy me livre ici, dans ce que je perçois comme une sorte de honte, trois points de son histoire qui s'avèreront capitaux pour lui; la honte, du reste, par la suite reviendra marquer les temps forts de son travail psychique. Or ces trois éléments mettent d'emblée en avant une problématique oedipienne et la question paternelle. Tout d'abord, il me raconte que suite à la mort d'un frère de deux ans, survenue lorsque lui-même en avait dix, son père commença à boire et à frapper sa mère – jusqu'à ce que Rémy, pour défendre celle-ci, frappe à son tour son père. Après cette mise en acte du fantasme oedipien, à seize ans, il fuit ses parents, bientôt séparés, et commence ses "conneries", allant de l'alcool à la drogue. L'alcoolisme ultérieur, dès lors, se révèle à la fois la simple reprise d'un processus enclenché très tôt, et la reproduction du destin paternel.

Juste après m'avoir ainsi évoqué son père, d'ailleurs, il aborde la question de sa propre paternité, éminemment problématique. De fait, peu après avoir rencontré sa femme, celle-ci lui révéla être enceinte d'un autre, avec qui elle aurait eu une relation avant de connaître Rémy, le confrontant par là à une nouvelle rivalité. Celui-ci reconnut alors cet enfant, qui fut une fille; mais jamais son épouse ne consentit à ce que Rémy lui révèle qu'il n'était pas son père biologique, ce qui continue à le ronger. A ceci s'ajoutent deux éléments qu'il vit douloureusement: d'une part il ne put avoir d'enfant avec son épouse; d'autre part, sa fille adoptive est "lesbienne": "quand j'ai appris ça je me suis dit: je les aurai toutes, qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu – parce qu'en plus je suis catho..." Comme si là encore, dans une relation triangulaire, il s'agissait d'un coup du Grand Autre paternel.

L'Oedipe revient une troisième fois, lors de cette première rencontre duelle avec moi, lorsqu'il en vient à une autre situation chargée de rivalité: après son divorce, Rémy se mit un

¹². Ce signifiant de "sevrage", utilisé aussi par l'équipe, associant la problématique addictive à la séparation première d'avec la mère, ainsi que le fera Lacan dans son article sur "Les complexes familiaux", où il présente l'addiction comme une fixation au "complexe de sevrage".

moment en “ménage à trois”, avec une femme et un ami. Situation qui pose peut-être la question d’une homosexualité latente, d’autant plus qu’elle est évoquée juste après l’homosexualité de sa fille, et qui reviendra par la suite.

Après toutes ces révélations, Rémy s’enquiert de mon jugement: “ça ne vous choque pas?” Le rassurer au moins sur le fait que j’ai pu l’entendre sans le condamner me paraît alors nécessaire – et semble le soulager. En “catho” qu’il se dit être, il me donne l’impression de s’être livré à une sorte de confession – où mon absence de jugement ferait office “d’absolution”. Et celle-ci lui permet de s’abandonner à une émotion, réprimée non seulement dans les propos qu’il tint jusque-là, mais de longues années durant: revenant à la mort de son frère, il me dit, les larmes aux yeux, que dans sa famille pleurer n’était pas possible. Ayant atteint ce point du butée, il semble avoir besoin de s’en détourner, et se met à parler d’autre chose.

Une semaine plus tard, je le retrouve à *Couleur Café*, dans des circonstances mettant en avant le réel de son corps, déjà si présent lors du premier entretien, et qui reviendra tout à la fin du travail entrepris avec moi. Ce jour-là, il sort d’une semaine d’hospitalisation, en raison d’un abcès à la jambe – ce qui l’empêcha de se rendre au rendez-vous préalable à sa cure. Une angoisse inconsciente de lâcher le symptôme s’exprima-t-elle par là? Sur le mode conscient, en tout cas, l’angoisse s’énonce en terme d’urgence à entreprendre cette cure. Je tente de “rendre” à Rémy le temps de penser, en lui disant qu’il a déjà fait l’essentiel, par son choix d’arrêter de boire, et qu’afin de concrétiser ce choix il s’agit sans doute de “prendre son temps”. Ce qui semble en effet rouvrir pour lui le “jeu” de la pensée: tandis qu’il s’interroge sur ses possibilités de trouver du travail, il s’exclame: “je devrais écrire un roman!” Ceci me fait aussitôt penser au “sinthôme” joycien, et me donne d’emblée un axe majeur du travail que j’entreprendrai ensuite avec Rémy. De fait, à suivre certains analystes distinguant de la suppléance (simple étayage, plus ou moins pathologique, qui permet de tenir), le sinthôme proprement dit (produit d’une création qui permet justement de se dégager de la pathologie)¹³, j’envisage alors comme une alternative à la “suppléance” alcoolique, le “sinthôme” romanesque – à entendre évidemment au sens large d’un “roman subjectif”, pas nécessairement écrit, mais qui pourrait s’élaborer au fil de séances psychothérapeutiques. Ce que je signifie à Rémy sur ce mode de l’humour qu’il me suggère lui-même, et qui avec lui se révélera souvent porteur, en lui répondant que peut-être, par là il ferait fortune – ce qu’il peut aussi entendre, évidemment, au sens métaphorique: à s’ancrer créativement dans le

¹³ . Par exemple Anne Juranville (cours donné en 2006-2007 à l’université de Nice).

symbolique, il n'aurait qu'à gagner. Son investissement de la langue se confirme alors, puisqu'il souligne son goût de la lecture – dont il s'est d'ailleurs éloigné en s'enfonçant dans l'alcoolisme –, son admiration pour les jeux de mots, ou son amour du “beau français” – tel qu'on le parle à Paris, sa ville natale, dont il garde la nostalgie – cet amour de la langue s'enracinant par là dans l'originaire. Je supposai d'ailleurs que mon propre investissement de la langue, sans doute perceptible dans ma parole, joua un rôle dans le transfert qui s'établit. Du reste, au terme de ce second entretien improvisé, je fus traversée par l'idée qu'il m'aurait plu d'entamer un suivi avec Rémy: au fondement de celui qui s'engagea, se trouvait donc bien mon “désir d'analyste”. Un tel désir, en l'occurrence, s'intriquant à cette perspective “romanesque”, qui touchait à ma pratique parallèle de l'écriture fictionnelle, tout en offrant un ancrage au transfert.

Premières manifestations du transfert

Après avoir donc entrepris sa cure de sevrage, Rémy, logé dans un meublé payé par le CSST, revient nous voir, mon garant et moi. Il nous raconte alors de nouveau certains éléments de son histoire comme si c'était la première fois qu'il nous en parlait, laissant ouverte la question de savoir s'il s'agit là de l'effet de ses trous de mémoire, ou du peu d'individualité qu'auraient pour lui ses interlocuteurs, en particulier ses “psy”; ceux-ci, en effet, me paraissent alors être à ses yeux assez interchangeable, en tant que réceptacles de son discours logorrhéique: ainsi, tout en nous demandant de le suivre au CSST, il nous déclare qu'il continuera à voir le psychologue de son lieu de cure, à qui il a beaucoup parlé. En outre, vu qu'il ne cesse de parler de son ex-femme, il me semble aussi que cette façon de ne pas vraiment s'impliquer dans les relations actuelles est liée à une fixation de ses investissements sur des objets de son passé, dont il n'a pas fait le deuil.

Cela étant, afin de consolider son “sevrage”, il a l'intention de faire une demande de post-cure, et concernant sa lettre de motivation, déclare qu'il se sent “obligé de mentir” – ce qui lui est insupportable, comme il l'attestera fréquemment au cours de son suivi. Cette question paraît d'ailleurs tellement cruciale pour lui que ce silence même où je me tiens, comme toujours lorsque c'est mon garant qui mène l'entretien, semble lui être intolérable; il s'adresse donc à moi, me faisant sentir du même coup que ces deux entretiens informels à *Couleur Café*, si pleins d'“aveux”, ont posé les jalons d'une “adresse”: “vous êtes d'accord?” Et dans cette demande je perçois un tel besoin “d'étayage”, qu'exceptionnellement je sors de la position d'“observatrice” qui m'est assignée par ce cadre, en lui disant que peut-être “on peut s'appuyer sur ce qui est vrai”. Ce qui me vaut en réponse un nouvel axe de son travail à venir,

où à son désir d’“écrire un roman” s’intrique son sentiment d’être dans l’imposture: “Peut-être que c’est moi qui me sens obligé de raconter plein d’histoires.”

A la fin de cet entretien, mon garant, ainsi que nous en avons convenu lui et moi, proposera à Rémy d’entamer un suivi avec moi – et il semble accepter facilement ce passage d’un “psy” à l’autre.

La semaine suivante, j’apprends que la veille du premier rendez-vous que j’ai fixé avec lui, Rémy est venu voir mon garant – ce qui à nouveau me fait douter du fait qu’il puisse investir ce suivi proposé avec moi. Le jour de notre entrevue, toutefois, je remarque qu’il arrive à l’accueil bien avant l’heure du rendez-vous, mais à celui-ci même, se présente légèrement en retard – ceci pouvant témoigner d’une angoisse, que paraissent bien attester sa mine et ses propos. De fait, le ton a changé; Rémy a l’air aussi grave qu’auparavant il était souriant, et son discours empressé, maintenant, laisse place à des silences. En outre, il me dit aussitôt que la nuit qui vient de s’écouler il n’a presque pas dormi, a pensé à ce rendez-vous, et qu’après s’être assoupi un moment, il a pris des notes sur le rêve qu’il avait fait. Je l’interroge évidemment sur celui-ci, et il en sort que, du fait que le centre où il a effectué sa cure portait le même nom que son petit frère mort, Rémy déduit que cette fois il va être “sauvé” – ce qui me frappe, vu que moi-même avais remarqué cette identité de noms lors de l’entretien précédent: comme si par là se marquait une certaine “rencontre” entre nos inconscients. Quoiqu’il en soit, la tension de Rémy durant ce premier entretien, ses notes préalables et son rêve, m’incitent alors à penser que quelque chose d’un transfert est en train de prendre – comme si la perspective d’un véritable suivi l’incitait à investir cet entretien plus ouvertement que les précédents.

Du reste, lorsque nous prenons rendez-vous pour la semaine suivante, il m’apprend que, contrairement à ce qu’il avait d’abord envisagé, il n’ira plus voir le psychologue du centre où il a fait sa cure; suite à quoi il déclare: “il n’y a plus que vous”. “Déclaration” qui, à peine prononcée, doit lui sembler aussi massive qu’à moi, puisqu’aussitôt il y apporte la nuance selon laquelle il voit aussi mon garant. Après ce premier rendez-vous avec moi, toutefois, il ne consultera plus ce dernier, et viendra très régulièrement à nos rendez-vous, sur une période d’un peu plus de trois mois.

Une réappropriation manquée du Nom-du-Père

Dès le début de ce suivi, Rémy présente sa “déchéance” comme une tentative de se démarquer de son milieu familial, un monde de “rupins”, où l’argent servait d’assise à un fantasme de toute-puissance: “je disais “je veux telle chose”, et je l’avais”. Cherchant dès lors

à s'affranchir des schémas familiaux, il ne les reproduisit pas moins, à ne faire que travailler pour satisfaire sa femme, au point de finir par nuire à leur relation – le besoin de réassurance narcissique, par là, prenant le pas sur l'investissement objectal, en un mécanisme réapparaissant dans le transfert, sous forme d'un besoin de "briller". Et paradoxalement, ce sera un redoublement de cette répétition du destin paternel, par l'alcoolisme, qui amènera Rémy à renier l'idéal familial en devenant sdf: redécouvrant à son insu les intuitions de Freud concernant le stade anal, il déclare à présent que "l'argent c'est de la merde". En un sens, donc, il considère qu'il a "eu ce qu'il voulait": alors que dans sa famille il ne "connaissait pas la vie", aujourd'hui il "connaît... la douleur, la mort": "j'ai voulu toucher le fond, regarder *la chose* à fond", déclare-t-il – le simple choix de ses termes disant à quel point c'était le réel, et même le réel originaire, *la Chose*, qu'il visait.

Du reste, ce double mouvement de répétition et de reniement caractérise sa relation à son père. S'il brosse un portrait très critique de celui-ci, c'est en lui prêtant des traits de caractère qui pourraient s'appliquer à lui-même – ce qu'il sent trop pour ne pas s'en défendre. Ainsi, son père buvait, mais "au bistrot", alors que lui-même buvait "avec des amis"; son père était "entier", et lui aussi, mais "pas dans le même sens"; son père ne pensait qu'à lui-même, et Rémy ne cesse de se reprocher de penser trop à lui; avec son père "il n'y avait pas moyen de parler", et Rémy en viendra à constater que les nombreuses ruptures de sa vie sont liées au fait qu'il refusait de parler. Plus qu'à ce père, dès lors, il dit ressembler à son grand-père paternel, plus sûr représentant de l'autorité et de la loi; et en l'une de ses fréquentes dénégations, il dit ne pas "avoir honte" – la honte, encore – de cette ressemblance par laquelle il renie son père. Or de celui-ci, paradoxalement, c'est surtout par la "reconnaissance", envers de la dénégation, qu'il tente surtout de se démarquer: alors que son père ne "reconnaissait pas qu'il buvait", Rémy prend le contrepied; lorsqu'il affirme qu'il a "toujours besoin de connaître, sinon on juge et on ne sait pas de quoi on parle", on peut même se demander si ce n'est pas, en quelque sorte, pour pouvoir "juger" son père, qu'il a voulu lui aussi en passer par l'alcoolisme. En "reconnaissant", de surcroît, une enfant qui n'était pas de lui, n'a-t-il pas poussé à l'extrême cette tentative de réparation? Il est d'ailleurs significatif que Rémy ait rompu avec son père lorsque celui-ci, ivre, faillit "laisser tomber" du balcon cette enfant. Car Rémy ne se reproche-t-il pas de l'avoir à son tour, lorsqu'elle eut quatorze ans, "laissée tomber" à cause de son propre alcoolisme? Comme si, d'avoir "mal reçu" le Nom-du-Père, il n'avait pu le transmettre. Tout en affirmant, effectivement, que son nom il "s'en fout", il souligne que sa fille adoptive porte son nom, et se demande même si elle le conserverait au cas où elle "se pacserait" avec son amie.

Son discours autour du nom paternel est d'ailleurs révélateur: il me raconte que ce nom, Lenanti¹⁴, à l'origine devait signifier que sa famille avait de l'argent – et que, comme l'atteste son arbre généalogique, pour effacer ce sens, à la Révolution, et “ne pas avoir la tête coupée”, ses ancêtres ont assemblé “le” et “nanti”. Or lui-même, peu après, à propos de sa décision de ne plus boire, déclare qu'il “ne mettrait pas sa tête à couper”. Ceci après avoir déclaré également que pour lui, “Lenanti ça aurait aussi bien pu être le pauvre”... Son devenir sdf, dès lors, peut apparaître comme une destitution du Nom-du-Père, rendant à ce nom propre son sens de nom commun. On pense ici encore à Joyce, dont Lacan dit qu'il fit pareil¹⁵. Toutefois, alors que Joyce effectue cette opération par la voie du symbolique et de l'écriture, Rémy l'effectue sur le plan du réel, par la clochardisation et l'alcoolisme – ce qui l'expose au risque d'y laisser réellement la tête, comme en témoignent ses trous de mémoire et ses problèmes de santé – contrairement à ses ancêtres qui eux, comme Joyce, sauvent le réel par une opération symbolique. A la fin de l'entretien où émerge cette problématique du Nom-du-Père, le trouble de Rémy semble attester que l'inconscient a été touché: “vous croyez que pour moi c'est important ces histoires de nom?”, me demande-t-il, perplexe?

Cela étant, son rapport à son père me paraît moins de l'ordre d'une véritable forclusion, que du déni, ce qui pourrait apparenter ce sujet moins à la psychose proprement dite qu'à l'état limite – ce déni s'assouplissant d'ailleurs souvent en dénégations¹⁶, comme indiquant qu'une évolution vers une sorte de névrosisation reste possible.

Un dégageant du trauma

Dans le prolongement de cette question du Nom-du-Père, Rémy réalise à quel point il lui pesait que son père dise tout le temps de lui qu'il “était le meilleur”, “le premier de classe, l'héritier, le premier garçon de la famille”. Mais ce poids semble inséparable du fait que d'un pareil héritage, un autre a été déshérité: au cours d'une des dernières séances, en effet, soudain Rémy réalise, stupéfait, que c'est à partir du moment où son frère est mort qu'il n'a plus supporté d'être “premier de classe”, et est passé du côté des derniers – selon cette réversibilité propre à l'objet *a*, en l'occurrence l'objet du fantasme paternel, d'abord idéal puis précipité à bas de son piédestal. Retourneant qu'il reproduira, plus tard, lorsque de son aisance financière il passera au statut de sdf. D'avoir vu son petit frère “partir tout d'un coup”, il “perd la foi” et la capacité de faire des projets; il ne fait plus que “jouer”, tel un enfant qu'il

¹⁴ . Ce pseudonyme reproduit le sens de “richesse” qu'a le véritable nom de Rémy.

¹⁵ . Cf J. Lacan, *Le Sinthôme, Séminaire XXIII*.

¹⁶ . Le véritable prénom de Rémy ayant d'ailleurs une connotation de “négation”.

dit être resté, en une fixation à l'âge du trauma que constitua la disparition de ce frère. Car celle-ci eut bien le caractère indicible du trauma: "y avait pas de mots", dira Rémy, qui insiste sur le fait qu'à l'époque, il ne put même pas pleurer. Sidération renforcée par le fait qu'avec ses parents "on avait le droit de rien dire, comme si les enfants ils avaient pas de sentiments". Il paraît donc bien que l'affect, ici, ait été non pas seulement refoulé, mais gelé, clivé, en ce mécanisme propre au trauma décrit par Ferenczi¹⁷, ou cette "crypte" édifiée au coeur du sujet par un deuil impossible, et qui finit par l'envahir, conceptualisée par Nicolas Abraham¹⁸. Evoquant le fait qu'il ne put même pas aller à l'enterrement de ce frère, Rémy déclare, encore sous forme d'une dénégation: "c'est pas que j'aurais voulu faire une croix dessus, mais bon...". De ne pouvoir se symboliser, le trauma ne peut que se répéter dans le réel: Rémy ne cesse de "partir sans rien dire", abandonnant ses proches comme lui-même fut abandonné, par ce frère et ses parents à la mort de ce dernier, vu qu'alors ils ne purent "s'occuper" de leur aîné "parce qu'ils avaient assez à faire avec eux-mêmes". Plus radicalement encore, il en viendra à relier à la mort de son frère son accident lui-même, cette espèce de "suicide", où il expérimenta le fait que lui aussi pouvait "partir tout d'un coup": on peut donc se demander si ce n'est pas la culpabilité de survivre à ce frère, qui l'a poussé à se détruire, physiquement ou socialement.

Quoi qu'il en soit, face à la remise en acte du trauma, le travail analytique, comme l'a souligné Ferenczi encore, vise à libérer l'affect encrypté. De fait, presque chaque fois que Rémy évoque ce décès, il a les larmes aux yeux, et l'émotion qui se réveille alors lui permet d'aborder des points particulièrement difficiles ou douloureux. Ainsi, sortant à la fois de sa tentative d'autosuffisance et de sa clochardisation, a-t-il un jour, juste après avoir parlé de son frère, ce cri du coeur, qui à nouveau lui remplit les yeux de larmes: "j'en ai marre de mendier, j'ai besoin d'amour, voilà". "Reconnaissance" nodale, une fois encore, qui aussitôt soulève l'affect récurrent et dénié: "faut pas avoir honte..."

Mi-dire, imposture, et castration

Cette problématique de la reconnaissance et du déni, cruciale dans le rapport au père et à la paternité, touche également la relation à sa mère: comme avec son père, il a rompu avec elle brutalement, dans un conflit lié à sa fille adoptive, qu'elle ne "reconnaissait" pas comme telle – ce qu'elle prouva en ne "reconnaissant" pas ses propres torts à l'égard de celle-ci: un jour où Rémy avait confié à sa mère la petite, il la retrouva avec des marques de coups – qu'elle

¹⁷ . Cf S. Ferenczi, *Le traumatisme*.

¹⁸ . Cf N. Abraham et M. Torok, *L'écorce et le noyau*.

dénia, prenant le parti de celui qui en était l'auteur, son compagnon, dont Rémy souligne qu'il avait le même âge que lui, ce qui ne fait que renforcer la portée oedipienne du conflit.

Ce voile de déni, de mensonge, de non-dit, semble recouvrir encore d'autres aspects de la vie de Rémy: au fil des entretiens, il en arrive à se demander s'il ne s'est pas "fait avoir" par sa femme: est-il sûr, par exemple, que cette relation qui la laissa enceinte fut préalable, et non postérieure à leur rencontre? Mais si ce soupçon de mensonge lui pèse tant, c'est probablement aussi dans la mesure où lui-même se trouve, vis-à-vis de sa fille, dans une situation de mensonge que lui imposa sa femme. Quelqu'un lui ayant dit à ce propos qu'il "avait menti toute sa vie", Rémy s'en défend aussitôt sur le mode dénégatif qui lui est coutumier: "c'est pas un mensonge, c'est un non-dit". Ce dont il est si peu persuadé qu'à cette question il revient sans cesse. Et lorsque lui vient l'idée que sa fille elle-même pourrait avoir un doute sur sa paternité, ceci lui est tellement insupportable qu'il fait comme si c'était moi qui la lui avais suggérée – ainsi que souvent il m'attribue, projectivement, ce qu'il ne veut entendre de son propre inconscient.

De façon générale, Rémy est obsédé par le mensonge, proclamant sa haine du semblant, et de ce "mi-dire" dont Lacan a souligné qu'il est inhérent au parlêtre. Mais ce faisant, Rémy s'incrimine lui-même, et constamment me met en garde contre ses propres "pièges": "ne vous fiez pas aux apparences", me lance-t-il lorsque je lui fixe le premier rendez-vous. Cet humour sous lequel il enveloppe tout, déclare-t-il encore, ne doit pas me tromper sur le fait qu'"à l'intérieur c'est pas drôle". Mais ce sentiment d'imposture ne se déploiera pleinement que lors de la dernière séance, où il dit que, depuis son accident, il a l'impression de porter "un masque", afin de camoufler son "handicap": "je parais normal, mais...". Cependant, vu que son "handicap" se révélera finalement concerner avant tout sa sexualité, il semble bien que ce sentiment d'imposture ait à voir avec la castration – jusqu'en ses radicalisations que sont l'impuissance, ou une certaine féminisation. Dès l'entretien préalable au suivi, il est vrai, Rémy évoque le fait que, suite à son accident, il fut "paralysé des membres inférieurs", et par conséquent impuissant, mais qu'au lieu d'en parler à sa femme, il préféra lui dire qu'il "n'avait plus envie" – ce qui une fois de plus relève d'une prévalence, dans ce qui est à protéger, du narcissisme sur l'objectal et le relationnel. Mais ce n'est que durant le dernier entretien qu'il reconnaît avoir quitté sa femme parce qu'il avait l'impression de ne plus jamais pouvoir la satisfaire. Au yeux de celle-ci, il lui semblait être un "handicapé" qui "ne pouvait plus l'intéresser". Ce qui le conduisit à retourner vivre chez sa mère, sans plus vouloir être vu par personne, réduit par son état physique à une dépendance insupportable: "j'étais comme un gamin", dit-il pour résumer cette régression castratrice. Mais si c'est à la fin du suivi

qu'émerge cette évocation, c'est aussi parce qu'alors, devant retrouver une ex-maîtresse (celle du "ménage à trois"), il se décide enfin à traiter médicalement ses "problèmes d'érection", ainsi qu'il désigne, presque dénégativement encore, son impuissance, qui se révèle encore présente. On comprend dès lors qu'il évoque comme une humiliation le fait de ne pas avoir pu faire un enfant à sa femme, en dépit de plusieurs tentatives de fécondation assistée, également humiliantes pour lui.

Cette inquiétude touchant à sa virilité semble d'ailleurs confiner à un doute concernant sa sexualité elle-même. Ceci apparaît au fil de ses ruminations à propos de l'homosexualité de sa fille. Car si celle-ci s'est tournée vers les femmes, c'est selon lui qu'elle est "tombée sur des abrutis". A commencer par lui, qui se reproche précisément de l'avoir laissée tomber? Se défendant de cette question avant même qu'elle ne se soit formulée, il se démarque de ces "abrutis" que sont selon lui les "hommes d'aujourd'hui", jusqu'à me déclarer, à l'instant même où me traverse la question de sa bisexualité, peut-être non seulement "ontologique", chez lui, mais à composante homosexuelle: "moi c'est Roméo et Juliette". A cette sexualité confuse pourraient dès lors se rattacher ses affirmations contradictoires à propos de sa fille homosexuelle, allant de la défense massive ("là comme différence c'est le sommet"), à l'identification absolue ("elle est comme moi", ou même, dans l'abolition du "comme" métaphorique: "ma fille c'est moi"). Et l'on peut se demander si cette sorte de féminisation – bien différente de l'effet-pousse-à-la femme psychotique qui, lui, s'apparente au délire – n'est pas, comme l'impuissance, un retour dans le réel d'une castration déniée – plutôt que forclosée, encore une fois – dans le symbolique. De même que, refusant le Nom de son père, il tente, mais en vain, de le léguer à sa fille, de même, ne pouvant s'identifier à la sexualité paternelle, il ne peut léguer à sa fille que cette sexualité floue qui semble être la sienne – comme celle qui caractérise "l'état limite", auquel il semble s'apparenter.

De la fusion à la différenciation

Dans un premier temps, le mode de relation que Rémy présente comme son idéal, et celui qu'il dit avoir vécu avec son épouse, est une fusion dont le tiers et le symbolique sont exclus: "ne faire qu'un", "être dans la tête de l'autre", "se comprendre sans avoir besoin de mots", telles sont les expressions dont il use pour évoquer cette symbiose. Lorsque je tente de rappeler l'indépassable différence de l'autre, il proteste d'abord qu'il respecte cette différence, puis en vient à reconnaître: "je veux toujours que ça se passe comme je veux". Une fois, alors que dans une digression sur la politique il s'exclame: "c'est quand il y a du conflit que ça bouge", je saisis l'occasion pour lui demander: "et dans un couple?". Ce à quoi

il répond: “Dans un couple sans doute aussi, peut-être que ça manquait avec ma femme, on faisait comme si on était toujours d’accord, et en fait non, on n’arrivait pas à discuter.” Ce qui au fil des séances l’amènera à constater (en une dénégation, bien entendu) que suite à cette absence de dialogue “c’est pas qu’il s’emmerdait, mais bon...” – et que c’est aussi pour combler cet ennui qu’il se remit à boire. Il en arrivera même à me dire que ce retour à l’alcool fut lié au fait qu’il “ne savait plus s’il aimait encore” sa femme: il pensait qu’il aurait dû la quitter, et n’en avait pas le courage. Parallèlement, il se demande pourquoi il fut à ce point amoureux de sa femme, et constatant que ce n’était pas simplement “physique”, en vient à se dire qu’il “ne sait pas” – comme s’il touchait là ce point d’ignorance se situant au coeur de la passion, ainsi que l’a repéré R. Gori¹⁹. Ce qui ne l’empêche pas, soudain, dans une perplexité témoignant d’une certaine levée de refoulement, de se demander si ce n’est pas aussi pour s’opposer à sa famille “de rupins” qu’il choisit une femme sans argent. Et dans ce mouvement, il en arrive à me dire que par son couple fusionnel il n’a fait que reproduire, encore, un schéma parental, dont à présent il désire s’affranchir, pour construire une relation avec quelqu’un qui “accepterait la liberté”. Dès lors, il dira que de son épouse il “a décroché” – signifiant qui révèle combien cette relation était liée à un mode d’être “addictif” généralisé, dont l’alcoolisme n’était qu’un symptôme. De même, alors qu’avant il déclarait à propos de sa femme: “Mimo c’est Mimo” – voulant dire par là combien elle était irremplaçable, mais par cette tautologie révélant aussi à quel point le “jeu” du désir et de la pensée étaient absents pour lui –, il renonce finalement à ce diminutif pour désigner son épouse, et l’appelle par son prénom – comme si là aussi la médiatisation du symbolique reprenait sa place.

La même dynamique de différenciation s’opère à l’égard de sa fille. Partant de l’idée que sa fille “c’est lui”, il utilise à propos de celle-ci les mêmes signifiants qu’à propos de son ex-épouse, comme si l’indifférenciation régnait également entre les deux femmes. Dans cette ligne semble se dessiner un fantasme de réparation, où avec sa fille il pourrait vivre ce qui lui a manqué avec sa femme (comme des “contacts intellectuels”). Alors qu’il ne vit plus avec sa fille depuis quinze ans, et ne l’a plus vue du tout depuis quatre ans, il a d’abord l’intention de quitter Nice, où il vit depuis plusieurs années, pour aller la rejoindre à Bordeaux, où il n’a nulle autre attache. Et la dimension “passionnelle”, encore une fois, de ce projet, va de pair avec la tonalité assez incestuelle de son discours: “au fond je la connais pas comme adulte”, dit-il sans réaliser le sens figuré de ce verbe “connaître”, et soulignant que “maintenant il n’y a plus sa mère entre nous”. Lorsqu’il évoque ces retrouvailles où ils seront “à eux deux”, je

¹⁹ . Cf R. Gori, *Logique des passions*.

rappelle ce tiers qu'est la "copine" de sa fille, mais il écarte aussitôt celle-ci comme une quantité négligeable: "oui, bon...".

Or, quand il évoque ce duo qu'il formera avec sa fille, en parlant il fait souvent de la main un geste qui nous lie lui et moi – et ce sera par là que je prendrai conscience que, dans le transfert, c'est apparemment la place de cette fille qu'il m'assigne. Inversement, il semble que ce soit à partir de notre relation "de parole", qu'il fantasme le "dialogue" réparateur avec sa fille. Mais peu à peu, sur cette base se dégage un tiers fantasmatique, que serait la femme qu'il aimerait rencontrer. Parlant de celle-ci, il évoque souvent cette "jeunesse" qu'a sa fille et qu'il paraît m'attribuer, par rapport à lui (certaines de ses remarques témoignent d'ailleurs du fait qu'il tente d'évaluer mon âge), et avec cette femme escompte la même liberté de parole qu'il ressent avec moi ("je lui dirais ce que je lui dis à vous" déclare-t-il explicitement) et qu'il espère avec sa fille; ce sera d'ailleurs lorsque je soulignerai cette similitude qu'à propos de sa fille il s'exclamera, selon son mécanisme de défense coutumier: "oui mais attendez c'est pas une histoire d'inceste!" Angoisse d'inceste d'autant plus agissante, sans doute, que, rappelons-le, Rémy n'est pas le père biologique de sa fille.

Quoi qu'il en soit, un processus de deuil paraît finalement s'entamer, tant à l'égard de sa femme que de sa fille. Lorsqu'il téléphone à cette dernière, désormais, il reconnaît l'existence de sa copine au point de lui "envoyer un bisou", ce dont il s'étonne lui-même. Puis il réalise qu'elle ne l'appelle jamais, et se révolte: "j'en ai marre de faire la manche". Voulant alors "couper les ponts", il prend conscience de sa difficulté à le faire – et à laquelle, jusqu'à présent, il n'a pu parer qu'en "partant sans comprendre", constamment. Mais commençant maintenant à "comprendre", il renonce peu à peu à aller rejoindre sa fille: il fera sa post-cure ailleurs que là où elle habite, et ensuite reviendra à Nice. Ce en quoi il souligne qu'il envisage à nouveau le "long terme", contrairement à ce qu'il a fait depuis la mort de son frère.

De façon générale, il prend de plus en plus en compte cette temporalité qu'il niait en vivant dans le seul instant: revenant souvent sur l'une de mes premières interventions, à *Couleur café*, où je lui disais qu'il pouvait "prendre son temps", il en vient à affirmer qu'il "cherche son rythme, et le trouve"; et si au début du suivi ses avancées psychiques me semblent tellement rapides que je crains un moment qu'il n'aille trop vite, me demandant même si ce n'est pas moi qui inconsciemment le presse, il me déclare un jour: "vous voyez je réfléchis, mais il faut y aller étape par étape": ce qui paraît confirmer que j'ai dû un peu le brusquer, mais aussi qu'il sait maintenant avancer à "son rythme". Et dans la mesure où le temps est par excellence ce qui introduit de la différence, une telle intégration du premier me semble témoigner d'une acceptation de la seconde.

Faire sa place au vide – et au psychisme

Lorsque je le rencontre, Rémy témoigne à la fois d'une forte attirance et d'une certaine peur à l'égard de la pensée. "Je me pose trop de questions", se reproche-t-il sans cesse. Une telle inquiétude se lie à celle de "penser de travers": souvent il me demande si je le trouve "normal". Finalement je lui ferai remarquer ce souci d'être dans la norme; et le moment sera alors venu, pour lui, de réaliser qu'il cherche "sa norme à lui".

Toutefois, ceci ne fut possible qu'après une confrontation à ce vide, à ce manque, qui sont à l'origine du psychisme, mais qui dans un premier temps paraissaient insupportables pour lui. Significativement, au début de presque chaque séance, Rémy affirme que "ça va bien", et ne dévoile que peu à peu tout ce qui "ne va pas". Le travail qu'il entame avec moi semble d'abord le plonger dans un état assez dépressif, qui le prive de son recours habituel à l'agir comme évitement de la pensée. Il me dit qu'il se sent soudain une tendance "à se laisser aller", à "rester dans sa chambre", alors qu'il "devrait se bouger". "Dès qu'il y a un trou je dois faire quelque chose", dit-il encore. Lorsqu'il me déclare vouloir un travail où il puisse se dépenser, je souligne que se "dé-penser", c'est aussi le contraire de "penser", et il poursuit aussitôt: "ah oui vous pensez qu'on veut dépenser de l'énergie pour ne pas penser, ah oui c'est une question..." Très vite, d'ailleurs, il s'avouera que s'il a tant travaillé et s'il s'est mis à boire, c'était "pour ne pas penser". Quant à cette ébullition psychique dans laquelle le mettent nos entretiens, il me déclare que "c'est dur, mais ça libère, ça laisse une place". Et quand plus tard je lui ferai remarquer qu'il se reproche souvent de se poser trop de questions, il me répondra qu'il "préfère quand même ça", à l'ennui qu'il éprouvait auparavant. A propos de cette période d'ennui en laquelle il résume désormais son mariage, il s'étonne: "le pire c'est que c'est moi qui me mettais en prison". Suite à quoi je souligne la difficulté d'être libre – mais pour m'entendre répondre: "c'est encore plus difficile d'être en prison, parce que même si tout est décidé pour nous, on est seul". Ce qui me fait aussitôt penser que peut-être il touche là ce point de solitude où, selon Oury, est censé nous conduire un processus analytique²⁰. "C'est vrai, insiste-t-il en riant, recourant de nouveau à l'humour, "dans la tête on n'a pas un autre!" Par ces mots Rémy me rappelle-t-il qu'il n'a pas intégré cet Autre qu'est le Nom-du-Père à la manière d'un névrosé "normal", un "normopathe", pour rester dans la terminologie de Oury? Ou plutôt que, contrairement à ce qui se passe dans la psychose, l'Autre ne l'a pas envahi? Selon mon hypothèse diagnostique d'"état limite", sans doute les

²⁰ . Cf J. Oury et M. Depussé, *A quelle heure passe le train...*, p. 175.

deux à la fois... Quoi qu'il en soit, un processus de subjectivation semble s'être effectué: vers la fin du suivi, Rémy le résume ainsi – faisant allusion à son aversion initiale par rapport au fait de “penser à soi”: “maintenant je pense à moi...” Puis aussitôt, témoignant de sa pensée, précisément, par ce doute qui ne le quitte pas: “quoique...” – un sourire revenant là faire sa place à l'humour, pour affirmer à nouveau sa subjectivité: “enfin oui je pense à moi ... et tout compte fait ça me fait du bien.” Acceptation du conflit psychique qui s'apparente encore à celle de la différence, en lui-même cette fois: après une phase où il “rigolait” de tout, en me conseillant simultanément de ne pas me fier à cette apparence enjouée, puis une autre où sa gravité le rendit méconnaissable, et où affleurerait souvent une tonalité dépressive, Rémy déclare que désormais il voudrait “être sérieux tout en rigolant”. Etre sujet, de fait, n'est-ce pas être ce qu'on n'est pas, et inversement?

Cette différenciation de soi à soi, du reste, n'alla pas sans une différenciation d'avec moi: alors qu'au début de nos rencontres, Rémy paraît toujours “d'accord” avec moi, vient un moment où il s'oppose systématiquement à toutes mes interventions – la plupart du temps pour y revenir après, mais en son nom, comme si par là il s'appropriait une part de moi, en cette introjection qui constitue pour Ferenczi la visée du transfert²¹. Ce temps de négation, exacerbant cette négation fondamentale par laquelle se constitue un sujet, connaît d'ailleurs son acmé durant la séance succédant à celle où je lui ai rappelé l'interruption prochaine du suivi – que lui-même n'évoquait jamais: comme si, face à l'échéance de la séparation, Rémy s'était empressé de me mettre à distance.

Ce réinvestissement assumé de la dynamique psychique va de pair avec un investissement de plus en plus fort du langage. Affirmant d'abord un idéal de relation où l'on n'ait “pas besoin de parler”, il en vient à souhaiter une relation fondée sur le “dialogue”. Et tandis que, étant sdf, il me disait son regret de ne plus lire, aussitôt qu'il retrouve un logement il se remet à la lecture. Avant nos séances, fréquemment, il prend des notes; une fois, il arrive même en me disant que la nuit qui vient de s'écouler, il a “écrit un roman” puis l'a déchiré. Ce qui me fait immédiatement repenser à ce “roman” qu'il m'avait dit en riant vouloir écrire, dès notre première rencontre à *Couleur Café*. Et devant l'abondance de notes que je prends après nos séances – étant donné sa prolixité –, j'en viendrai à me dire que “son roman”, c'est moi qui suis en train de l'écrire à partir de ce qu'il me dit: comme si c'était sa psychothérapie qui constituait peu à peu ce “sinthôme” se substituant à la suppléance alcoolique. Comme en cette rééducation, après son accident, où il réapprit à parler, par nos entretiens n'"apprit"-il pas à

²¹ . Cf S. Ferenczi, “Transfert et introjection” (1909) et “Le concept d'introjection” (1912), in *Psychanalyse I*, Payot, Paris, 1982.

parler en son nom? Son usage massif des “expressions toutes faites”²² témoigne en effet de sa difficulté à s’approprier la langue. Mais en cette tâche, ne s’efforce-t-il pas de devenir “Père-du-Nom”, à défaut d’avoir classiquement hérité du Nom-du-Père, et ce en un processus comparable à celui que Lacan repéra chez Joyce?

Médecin, psychiatre, ou psychologue

A ce surinvestissement du symbolique, fait pendant la place prépondérante du réel du corps: avec Rémy, on est sans cesse confronté au fait qu’un nouage problématique du symbolique par le Nom-du-Père peut avoir des effets jusque dans le corps. D’emblée, par la boiterie qu’il garde de son accident – qui me fera penser à celle que Jacob garde de sa confrontation à la “Chose” divine – et par son abcès à la jambe, qui retarde sa cure de sevrage, Rémy me met sous les yeux ses atteintes physiques. Un jour où il a “des problèmes de peau”, il me dit que de tels problèmes attestent peut-être qu’il est nerveux “sans s’en rendre compte”, et que dans son enfance déjà il souffrit d’un zona. Son accident lui-même, saccageant son corps alors qu’il était “en dépression”, et ramenant vers lui sa mère qu’il n’avait plus vue depuis treize ans, ne semble-t-il pas témoigner du fait que le “problème” physique a pour lui fonction de le tirer d’une impasse psychique? Pareillement, plutôt que d’énoncer la culpabilité qu’il paraît éprouver vis-à-vis de son alcoolisme, il déclare que ce dernier “doit avoir des conséquences” physiques, qui réduiront son espérance de vie. Et parallèlement à nos entretiens où il “s’occupe de lui” psychiquement, il se remet à “s’occuper de lui” physiquement, par des visites à des médecins. Lors du dernier de ces entretiens, du reste, où il évoquera ses problèmes d’impuissance, à propos de la sexualité il en viendra à dire que physique et psychique “ça fait un tout”: ce qui me paraîtra une avancée vers le dépassement d’un clivage entre soma et psyché.

Son investissement du corps rejoint d’ailleurs celui du savoir et du langage, dans une sorte de fascination – ambivalente, comme on va le voir – pour le médical. Ainsi, lors d’une conversation que nous avons à l’accueil, il me pose une question sur l’usage des “sangues” – et vu que je ne peux y répondre, Rémy ira la poser au médecin du centre, pour ensuite, triomphant, m’apporter la réponse, comme un enfant fier de disputer à ses “maîtres” le savoir qu’il leur prête. Une autre fois, en entretien, il me demandera si l’on doit dire “ophtalmologue” ou “ophtalmologiste”; face à mon ignorance, il prendra le parti prudent de

²² . Ce recours aux “expressions toutes faites” serait fréquent dans le tableau clinique des états-limites, selon certaines études de psycholinguistique: cf G. Maillan, cours donné à l’université de Nice en 2006-2007.

parler d’“ophtalmo”... Ces faits infimes témoignent de sa tentative constante de me mettre en position plus ou moins médicale de sujet “sachant” – dont tout aussi constamment je me démarque, en le confrontant à mon ignorance. En outre, à trois reprises, il commence par m’assimiler au savoir des “psychiatres” – tandis que je suis dans le silence et que mon regard reste sur lui, comme si aussitôt il se sentait objectivé et jugé (à l’une de ces évocations des psychiatres, du reste, il associera un examen d’embauche, où il dut parler devant une caméra – ce qui l’en empêcha: belle illustration de la dialectique entre regard et parole, où le premier vient écraser la seconde); mais dès qu’il retrouvera le contact avec ma parole, il se reprendra pour me situer du côté des “psychologues”, opposant dès lors le regard ou l’écrit psychiatrique, objectivant, à la parole subjectivante de la psychologie, et affirmant que, contrairement au proverbe “les paroles s’envolent, les écrits restent”, “les paroles restent plus que les mots (écrits)”, “parce que ça s’inscrit dans la tête” – rectification, remarquons-le, par laquelle il prend une distance à l’égard des “expressions toutes faites”. Selon lui en effet, les psychiatres “ne font que prendre des notes et ne disent rien”, alors que les psychologues “donnent une réponse”; à cette nouvelle tentative de me prêter du savoir, je réplique aussitôt par une question: “vous croyez qu’ils ont une réponse?”; sa réponse à lui prouve qu’il n’est cependant pas dupe: “non, peut-être qu’ils font parler les gens pour les faire réfléchir”. A partir de ce moment, d’ailleurs, quand il me posera une question, il prendra soin d’y répondre lui-même: “vous pensez peut-être...”, commence-t-il un jour – pour se reprendre aussitôt: “enfin vous, c’est moi qui dis ça”; une autre fois il prendra les devants: “je ne vais pas vous demander ce que vous en pensez...” Et lorsqu’à nouveau il me distinguera des médecins, il remarquera tout de même que je “ne dis pas grand-chose” – comme si par là il me reprochait de le confronter à un vide pénible. Cette remarque me confirmant, il me semble, que je dois tenir avec lui une position “limite”: ni le silence de la cure-type, qui serait insoutenable pour lui, ni une parole trop présente, qui lui épargnerait la rencontre du manque. Du reste, lors d’un de ces échanges à propos des psychiatres, tandis que je lui pose une question commençant par “vous pensez...”, il me coupe pour souligner que cela, “vous pensez”, un psychiatre ne le dirait pas: ce qui atteste que, *a contrario*, il perçoit bien nos entretiens “psychologiques” comme un espace de pensée. Et que si d’abord il paraissait en appeler à un savoir, notamment médical, il préfère finalement, comme il le dit lui-même, que je ne sois que “psychologue”, c’est-à-dire un sujet, comme Socrate sachant seulement qu’il ne sait pas.

Cette évolution, propre à toute cure fondée sur le transfert, est ici particulièrement perceptible. Dans un premier temps, Rémy ne cesse de m’interroger: “vous trouvez que je suis nerveux?”, “vous trouvez que je suis normal,” “vous pensez que c’est ça qu’il faut faire?” –

questions auxquelles bien sûr je tente de le faire répondre lui-même, par cette “réflexion”, au sens propre, assumant ce rôle de miroir attribué à l’analyste par Winnicott et certains lacaniens, dans la mesure où se retravaillerait par là un “raté” du stade du miroir²³; Rémy, en effet, par sa problématique de la “reconnaissance” parentale, et sa difficulté à soutenir le regard de l’autre, perçu aussitôt comme un grand Autre qui le considère comme “malade” ou coupable, paraît bien rejouer sans cesse une épreuve du miroir vécue d’une manière traumatique. Et en ceci son appel à un regard omniscient est si intense qu’il me fait éprouver une impuissance, voire un sentiment d’imposture, qui à nouveau font de moi le miroir de sa propre impuissance et de son obsession de l’imposture. Après un certain temps, d’ailleurs, alors qu’il me demande si je crois que ce qu’il entreprend va “marcher”, je prends le parti de le confronter ouvertement à mon non-savoir: “je ne suis pas Madame Soleil...” Ce qui me vaut, encore, la preuve qu’il n’est pas dupe, ou seulement à demi: “moi non plus, répond-il, d’ailleurs moi j’y crois pas, j’ai besoin de voir”. Le regard et le savoir, c’est donc bien lui qui y prétend: ne m’avait-il pas averti d’emblée: “ne tombez pas dans mon piège”?

Mon travail ne consistera donc pas seulement à lui faire admettre que je ne sais pas, mais que lui aussi a une part de non-savoir, et d’inconscient. Or pour accepter cet inconscient, il devra s’appuyer d’abord sur le savoir qu’il me prête: ainsi, lorsqu’émerge un élément qui le heurte trop, il prétend que je le lui avais soufflé. Et face à son discours logorrhéique, dont l’abondance et la continuité semblent viser à empêcher qu’il s’entende, mon rôle se bornera souvent à l’interrompre, pour que résonne ce qu’il vient de dire. Peu à peu, cependant, il me paraît prendre davantage en compte cette dimension de l’inconscient. Ne fût-ce, d’abord, que sous la forme d’une part de lui-même qu’il ne veut ou ne peut pas me dire: un jour, il me la désignera explicitement en me disant qu’il ne “m’a pas tout dit”, pour aussitôt me demander si “cela m’étonne” – ce à quoi, marquant mon respect de ce non-dit, je réponds que non. Mais finalement, ce non-savoir il le revendiquera si bien qu’il me le rappellera comme si je l’avais oublié: un jour où il se plaint du fait que les autres ne le comprennent pas, sous son apparence de “rigolard”, et que je lui réponds qu’il peut s’expliquer “comme avec moi”, à qui il a révélé aussi sa gravité, il réplique: “oui mais je me comprends déjà pas moi-même, peut-être que vous me comprenez mieux que moi”. Ainsi fait-il de nouveau appel à mon supposé savoir, pour assumer plus pleinement la part de lui-même qui lui échappe.

Ce qui se jouera autour de la notion d’“imprévu” sera du même ordre. Evoquant ces “rails” qu’il s’imposa par son mariage, il en vient à s’avouer que lui manquait “l’imprévu”. Lorsque

²³ . Cf D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, ou M.-C. Lambotte, *Le discours mélancolique*.

je lui demande ce qu'il en est à présent, il me répond que "maintenant y a que de l'imprévu" et qu'il a besoin de certitudes; contradiction qui en se révélant l'amène à reconnaître que de toute façon, "la certitude est impossible". Aussi, lorsque durant la dernière séance il réaffirmera qu'il "veut une petite vie bien tranquille", je lui rappellerai son goût de "l'aventure". Ce à quoi il me répondra que "l'aventure n'est pas finie" – me précisant d'ailleurs en riant qu'il parle d'"aventure intérieure". Ce sera sur cette acceptation de l'infinitude du travail psychique que se terminera celui que nous fîmes ensemble. Après coup, je réalisai qu'il s'apparentait à celui que R. Gori²⁴ assigne à l'analyse, allant d'une "passion" comme telle (l'"addiction" alcoolique ou relationnelle de Rémy) à une "passion de l'ignorance", ou reconnaissance de l'inconscient, en passant par une "passion du savoir" – de ce savoir que Rémy m'avait prêté.

Un transfert "anaclitique"

Si Rémy me parut s'apparenter aux états limites, ce fut avant tout par la tonalité "anaclitique" de son transfert; n'est-ce pas d'ailleurs sur celui-ci qu'a essentiellement à se fonder toute hypothèse diagnostique? En effet, j'eus vite l'impression que Rémy "s'accrochait" à nos entretiens pour tenir, tout comme il s'était accroché auparavant à l'alcool ou à sa femme, ou comme il s'accrocha encore, un temps, à l'image de sa fille. Ceci me ramenant à la pensée de Szondi, qui souligna qu'un sujet "accrocheur" peut, défensivement, rompre avec ce qui le soutient, comme Rémy l'avait fait. Pareillement, je songeai souvent à l'idée de Olievenstein, selon laquelle, avec un sujet addictif, un analyste devrait viser, dans un premier temps, à se substituer à l'objet d'addiction, pour ensuite seulement le confronter au manque et à la différenciation. Dans le cas de Rémy, sans doute cette seconde phase fut-elle facilitée par le fait que, parallèlement à nos entretiens, il avait déjà entrepris un processus de sevrage. Et ceci permit un mouvement où le symbolique et le tiers furent mieux intégrés, en une sorte de "névrotisation" – que l'on conçoive ce processus comme une évolution à partir l'astructuration que serait l'état limite, ou comme un aménagement "sinthomatique" sur fond de forclusion.

La question de la dépendance, dès lors, s'avérera cruciale pour Rémy; et plusieurs fois il s'efforcera de distinguer une "bonne" d'une "mauvaise" dépendance. Ainsi, un jour où il s'exclame qu'il "en a marre de demander de l'aide", avant même que je lui fasse remarquer qu'en venant me voir aussi il demande une forme d'aide, il précise que l'aide d'un psy,

²⁴ Cf R. Gori, *Logique des passions*.

comme ce n'est "pas matériel", "c'est bien". Une autre fois, il me dit qu'il ne supporte pas la dépendance à l'égard des médicaments, qu'il prend pour dormir (et qui peut-être le ramènent trop à la dépendance qu'il eut envers l'alcool); je lui demande alors s'il supporte la dépendance "envers les autres" – ce à quoi, spontanément, il répond que non. Puis il se reprend, en disant que la dépendance qu'il ne supporte pas, c'est celle où il n'y a "pas de sentiment"; par contre il accepte la dépendance envers sa fille, "ou avec vous" continue-t-il, m'associant à nouveau à sa fille, du côté des "sentiments" – ce qu'il tente immédiatement de tempérer, en poursuivant: "ou avec l'assistante sociale" (de même qu'après m'avoir dit qu'il "n'avait plus que moi", il ajouta qu'il y avait aussi mon garant). Du reste, se défend-il encore, avec moi ce n'est pas de la dépendance "c'est de l'aide"; et l'impression de dette, que par là il pourrait avoir envers moi, paraissant lui être insupportable, aussi il retourne la situation, pour me rendre redevable envers lui: "vous avez choisi ce métier parce que vous avez envie d'aider", puis même: "je suppose que c'est bien pour vous de voir des gens qui s'occupent d'eux-mêmes", comme il dit le faire à présent. Il ajoutera d'ailleurs encore qu'auparavant, lorsqu'il "voulait s'occuper des autres", il le "faisait pour lui" – me signifiant peut-être par là que si je veux "m'occuper de lui", en réalité c'est aussi pour moi. Comme si, spéculairement de nouveau, il avait besoin de s'appuyer sur mon propre narcissisme pour assumer le sien.

Cette dimension "narcissique" du transfert le situe sur un plan assez archaïque, où il s'agit souvent plus de "besoin" que de "demande"; ce que confirme sa mise en avant récurrente d'atteintes corporelles, plus réelles que symboliques. Par un lapsus, il attribue même un jour mon prénom à sa nouvelle "curatrice", déclarant que dans l'immédiat il préfère que quelqu'un gère ses "affaires" à sa place, et qu'il "veut profiter" de cette période de prise en charge. Comment mieux dire qu'il a "besoin" de s'accorder un temps de régression, où se rejoue une sorte de *holding*, sans doute problématique à l'origine? Lorsque finalement il envisagera d'accepter, parallèlement à la reprise d'un travail, une pension pour son "handicap", il me semblera qu'en cela il accepte quelque chose de l'Autre, par là sortant de la prétendue auto-suffisance alcoolique, et assumant une forme de castration.

Mais avant d'en arriver là, cette tonalité narcissique du transfert affleura souvent sur le mode d'un appel à une "reconnaissance" – dont Lacan a repéré le rôle majeur dans toute cure, y compris dans le champ de la névrose²⁵. Vers la fin du suivi, cet appel se fera explicite – par là se muant en demande: Rémy alors me demande en effet "ce que je pense" du chemin qu'il a parcouru depuis qu'on se rencontre. "Parce que quand même, vous avez dû étudier mon

²⁵ . Cf P.-L. Assoun, *Le transfert*, p 87, et J. Lacan, *Le transfert, Séminaire VIII*.

cas!” dit-il en riant. Je me demanderai alors si d’avoir effectivement “étudié son cas”, en lui prêtant une telle attention, ne lui a pas pesé quelque peu – ou du moins ne l’a pas incité à reprendre cette position de “bon élève” où le mettaient ses parents. Sans pour autant lui faire part de ce doute me concernant, je lui fais remarquer qu’il se remet dans ce rôle, qui autrefois lui pesait. Or ceci lui rappellera soudain qu’avant la mort de son frère, il aimait “briller”, et en particulier pour l’une de ses “maîtresses”, Madame Noël, dont il s’étonne d’ailleurs de retrouver le nom. A celle-ci il cherchait à “plaire” – ce à quoi il ajoute qu’à présent, “ça pourrait recommencer pour une autre”: parole que suivent un rire puis un silence, m’indiquant, me semble-t-il que le transfert agit ici, et qu’en voulant me “plaire”, il passe peut-être peu à peu d’un registre narcissique à un autre plus objectal. Plus tard, il ne revient pas moins sur le fait qu’il aimerait, lors de notre dernière séance, que je lui donne “une évaluation, un bulletin”, me dit-il sous couvert de la plaisanterie: comme si par là il voulait s’assurer de garder quelque chose de moi et de notre travail, par une sorte d’introjection encore; juste après, en effet, il me demande si, avec le psychologue qu’il verra durant sa post-cure, il “devra tout recommencer à zéro” – ce à quoi je réponds qu’il pourrait aussi “continuer”. Mais lors de la dernière séance, comme prévu, il réitère, toujours sur le mode de l’humour, sa demande de “bonne note”, et je lui dirai alors que “je ne suis pas Madame Noël” – ainsi que j’avais dit, auparavant, n’être pas Madame Noël (on peut d’ailleurs se demander si ce nom-ci n’a pas contribué à rappeler celui-là). Mais comme s’il avait intégré le fait que son travail psychique allait continuer, il me précise que ce qu’il voudrait, ce serait que je lui indique où “creuser” – le choix de ce signifiant témoignant peut-être aussi d’une certaine intégration du vide et du manque. D’ailleurs, il sait lui-même si bien où il reste à “creuser” qu’il enchaîne aussitôt sur son angoisse d’impuissance, forme assez explicite de l’angoisse de castration.

Mais parallèlement à cette angoisse oedipienne, apparut tout au long du suivi une angoisse plus archaïque de séparation. Ainsi, à chaque fin d’entretien, avait-il subitement plus de choses à me dire encore que de coutume – et quelquefois je dus me diriger vers la porte pour qu’il se décide enfin à se lever, comme si même physiquement, il ne “décrochait” pas. Dès notre premier rendez-vous, en outre, lorsqu’il me dit qu’il “n’a plus que moi” (ce qu’il me répétera d’ailleurs ultérieurement), il me précise qu’il n’a pas seulement renoncé aux autres psy mais aux autres relations: il a rompu celles qui étaient liées à l’alcool, et ne veut pas s’en faire de nouvelles à Nice où il ne compte pas rester: “moi je cherche des relations dans la durée”; que j’entende donc qu’avec lui, c’est à long terme que je dois m’engager. Du reste, lorsque sera fixée la date de son départ en post-cure, qui mettra fin à nos entretiens, ce sera

par l'assistante sociale que je l'apprendrai: lui-même ne m'en parlera pas, comme s'il ne voulait pas se confronter tout de suite à l'échéance de cette séparation. Lorsqu'il l'envisagera, d'ailleurs, il me dira que s'il pense tenir en post-cure sans alcool, c'est dans la mesure où il l'a déjà fait alors qu'il "était seul et abandonné"; l'humour dont il enveloppe ce propos me semble alors mal déguiser un certain reproche, par rapport au fait que bientôt je vais "l'abandonner". Pareillement, lorsque, vers la fin du suivi, il évoquera les "joints" qu'il fume, tout en me disant que de ceux-là il n'est pas dépendant comme de l'alcool, il paraîtra vouloir me rappeler qu'un risque demeure, et qu'il a encore besoin d'aide. Dans la même ligne, le jour où je lui annonce qu'il faudra décaler de deux jours notre rendez-vous suivant, il oubliera sa casquette dans mon bureau, et viendra la récupérer durant l'entretien que j'aurai avec un autre patient – comme si par là aussi, il réaffirmait que je ne devais pas le "lâcher". Et lorsque j'arriverai la semaine suivante à ce rendez-vous postposé, dans la cour je l'entendrai se dire tout haut: "j'espère qu'elle a pas oublié..." Enfin, alors qu'il arrivait toujours à nos rendez-vous avant l'heure fixée, la dernière fois il viendra largement en retard: façon de se venger de cette séparation? Quoi qu'il en soit, ce jour-là il déclare qu'il "aura besoin d'un psychologue toute sa vie"; de tels entretiens, dit-il, lui font du bien, "même si c'est une heure, et après je sors de votre tête": comme s'il avait besoin que je lui dise qu'en moi aussi subsistera quelque chose de lui. Je l'interroge alors sur cette crainte qu'il me "sorte de la tête", ce à quoi il réplique en soulignant le caractère seulement "professionnel" de mon investissement: "bien sûr vous aimez votre métier, mais..." Je lui demande alors si pour lui son métier cessait d'exister lorsqu'il avait quitté son lieu de travail; "non, me répond-il, même si j'y pensais pas, ça revenait, ça restait là". Je reprends alors ses mots: "oui, ça reste là". Façon de lui signifier que toute séparation n'est pas un abandon, et que même s'il s'interrompait, notre cheminement commun n'en aurait pas moins existé.

Mehdi ou l'élaboration de la métaphore

La rencontre

Mehdi vient pour la première fois au centre "un peu par hasard", à ses dires; cependant, il s'avère que, comme "par hasard", ce lieu de soin de l'addiction correspond à ce qui pose difficulté à cet homme de 31 ans, qui fume trop de joints à son goût, et en outre boit beaucoup d'alcool. Ce qu'il met aussitôt en lien avec un éprouvé de vide: il est au chômage, seul, sa famille est loin. Puis il ajoute, comme incidemment: "j'entends aussi des voix, j'ai aussi une psychose". Ce choix du verbe "avoir" me frappe: Mehdi ne subordonne pas son "être" à la

maladie, il “a” une psychose comme un attribut qui peut-être l’aide à vivre. Du reste il enchaîne sur le fait qu’il “a” également des broches dans le corps, suite à une bagarre et à un grave accident. Puis je reste seule un instant avec Mehdi, après que mon garant lui a dit que dorénavant je le recevrai, et peut-être suite à cette “adresse”, celui-ci me livre alors ce qui rend sa demande plus intense et urgente: non seulement il a commencé à fumer à quatorze ans, ce qui fait de l’addiction une constante, ayant peut-être aussi un rôle étayant, mais à présent, pour se procurer du haschisch, il commence à se priver du reste. “Là il est peut-être temps temps d’arrêter”, conclut-il, m’indiquant par là une des lignes de notre travail, que sera la constitution d’une limite. Constitution à laquelle il intégrera parallèlement le centre, auquel il viendra désormais presque chaque jour.

L’envahissement par l’Autre

A tous niveaux, Mehdi témoigne de cet envahissement par l’Autre que constitue la psychose. Ainsi, non seulement il “a des voix”, mais le bruit l’agresse au point qu’il doit se mettre des bouchons dans les oreilles. Les toxiques participent eux aussi de cet envahissement, et paraissent même tenter de l’ancrer en le circonscrivant: quand on fume “on perd la raison” – un vécu psychotique dès lors pouvant passer pour l’effet d’une drogue²⁶ –, et c’est en le faisant fumer que les autres le manipulent le mieux (“j’étais fumé”, dit-il une fois, cette formule soulignant sa passivité). Ainsi, témoignant sans doute d’une dimension paranoïde, il raconte que ses voisins s’introduisent chez lui pour le faire fumer et ensuite le voler – ce à quoi il n’ose s’opposer, par crainte de “représailles”. Plus radicalement encore, il en arrive à ne plus sortir de chez lui, par peur d’être pris dans une “bagarre”. Mehdi ressent aussi ses “chefs” comme une altérité toute-puissante qui se joue de lui, et face à laquelle “il faut obéir”, “on est un pion”. Néanmoins, Mehdi participe à cet envahissement généralisé au point de ne cesser d’imiter ceux qui l’entourent: pour mieux ressembler à l’un des éducateurs du centre, par exemple, il se tondra les cheveux. “Je suis un caméléon”, affirme-t-il, soulignant combien l’influencent les variations climatiques – l’environnement non-humain ne l’envahissant pas moins que l’environnement humain²⁷. Mais cette confusion, cette absence de limite, encore une fois, entre dehors et dedans, ne se révélera jamais si pleinement qu’à propos de ses rapports avec ses parents: évoquant le moment où, face à un père qui le battait,

²⁶ . N’est-il pas significatif qu’on puisse parler de “bouffées” délirantes comme de “bouffées” de cigarette, dans les deux cas le sujet se faisant en quelque sorte “bouffer” par l’Autre?

²⁷ . Searles a d’ailleurs étudié, dans *L’environnement non humain*, le rapport fusionnel, et donc potentiellement menaçant, qu’avec celui-ci entretiennent les sujets psychotiques.

il prit conscience qu'il n'en allait pas de même dans les autres familles, il prend aussitôt sur lui cette "anormalité": "je ne me sentais pas normal", dit-il, par rapport aux autres enfants qui eux étaient dans un "bon environnement". Occasion que je saisisrai pour souligner qu'en l'occurrence, c'était plutôt son environnement à lui qui n'était "pas normal". "Oui, poursuit-il, mais comme moi j'étais censé être normal et que mon environnement était pas normal...". Comme il s'interrompt, je me risque à prolonger ce constat: "vous avez dû vous adapter...". Ce que, de façon révélatrice, à nouveau il retourne contre lui: "moi j'ai jamais su m'adapter".

C'est aussi un envahissement que révèle sa relation avec la femme dont il est en train de divorcer. Peu de temps après son mariage, en effet, il vit son appartement se remplir de toute la famille de son épouse. Et de celle-ci il finira par dire que sans cesse elle lui donnait des ordres: "j'étais son petit chien", déclare-t-il. Or, cette relation semble reproduire celle qu'il eut – et, en partie, a encore – avec sa mère. Cette dernière également, lorsqu'il habitait avec elle, décidait de tout pour lui. A présent encore, elle l'oblige à quitter son propre appartement pour le prêter un moment à l'une de ses amies; et c'est elle qui va lui choisir une nouvelle épouse, en Tunisie, pays d'origine de Mehdi. Par ailleurs, elle ne cesse pas davantage de lui reprocher d'être ce qu'il est, secondée en cela par les frères de Mehdi, perçus par lui comme des doublons de sa mère, et qui l'insultent, le traitant de "petit porc", l'animal tabou dans leur religion. Toutefois Mehdi ne peut s'empêcher de leur téléphoner chaque jour, et me répète combien lui manque sa famille, incarnation par excellence de cet Autre qui décide pour lui: "tout le temps qui reste on a envie de le passer avec la maman" – ce "la" me faisant penser au fait que, selon Lacan, pour le sujet psychotique existe "La" femme, confondue ici avec "La" mère, unique et comblante, à qui il aspire à se vouer. Dans cette confusion du moi et de l'autre que j'indiquais plus haut, Mehdi déclare d'ailleurs: "je suis content quand elle est contente, et quand elle est fâchée je suis pas bien". Affirmant son "besoin de l'amour maternel", il précise que sans celui-ci, "on ne vit plus" – le "on", significativement, s'étant substitué au "je".

Du reste, le "manque" qu'il dit avoir de cette mère semble moins se situer du côté d'un véritable manque d'objet, que du côté d'une absence fondamentale, qui prive également le sujet de lui-même. Au fil du suivi, en effet, Mehdi en viendra à s'avouer: "on n'a pas eu de parents": à nouveau le "on", et l'indistinction, cette fois entre les deux "parents" – qui caractérise, selon Freud, les imagos parentales les plus archaïques²⁸. Lorsque je l'inviterai à différencier la part de l'un et l'autre, il me répondra: "mon père n'était pas là et ma mère à

²⁸ . Cf S. Freud, *Le Moi et le Ça*, p 272, note 6.

moitié”. Absence de *holding* winnicottien, donc, qui insiste: “la famille elle est pas soutenue”, dit-il toujours dans cette confusion du sujet et de l’objet, puis plus tard, en ce qui témoigne peut-être d’une subjectivation progressive: “personne ne m’a tenu dans les bras”. A l’absence effective du père, suite au divorce de ses parents lorsqu’il eut quatorze ans, répond ainsi une absence ressentie de la mère. Comme si la toute-puissance de la seconde, liée à l’absence de limitation paternelle, ou de “Non-du-Père”, n’était qu’une amplification de cette absence. D’où le surgissement de l’ambivalence, au détour d’un lapsus: ma mère, dit Mehdi, “elle passe après mes frères, après tout”.

La toute-puissance maternelle, toutefois, non seulement semble liée à l’absence du père, mais paraît également reproduire la toute-puissance de ce dernier, qui précéda son absence: jusqu’aux quatorze ans de Mehdi, son père le battit – en une nouvelle indistinction d’avec la mère, qu’il battait également: indistinction dont témoigne la parole de Mehdi: “quand j’avais quatorze ans, on s’est séparés”. Ces coups apparaissent comme une intrusion originelle, dont auraient découlé les autres: ce serait parce que son père l’a battu “surtout sur la tête”, ce qui était comme lui “enfoncer des aiguilles dans la tête”, et ceci à un âge où “on a un petit cerveau”, que Mehdi aurait été “embrouillé” – autrement dit aurait été envahi par la psychose.

Témoignant de sa tendance, proprement psychotique, à rabattre le psychique sur l’organique, Mehdi déclare que lorsque son père le battait, sa “tête elle avait envie de s’échapper”. Apparaît en outre la dimension sexuelle de cette intrusion paternelle, qui dès lors le féminise, en cet effet-pousse-à-la-femme que Lacan a décelé dans certaines formes de psychose: Mehdi répète que son père le “battait comme un homme” – et vu ce qu’il dit des hommes et de lui-même, c’est nettement à son père, plutôt qu’à lui-même, que j’entends se rapporter ce “comme un homme”. Après avoir dit cela, il en vient d’ailleurs à évoquer “l’impuissance” qu’il ressent à se défendre, passivation à laquelle se rattache son apparente activité, lorsqu’il provoque la “bagarre” qu’il redoute: “on dirait que je veux rencontrer la violence” – et retrouver en cela la violence originelle. De même, lorsqu’il dit qu’au travail “il faut toujours encaisser”, il ajoute aussitôt: “c’est comme un enfant qui se fait engueuler par son père”. Ainsi la figure du père ne se borne-t-elle pas à ne pas assurer sa fonction de limite et de loi: elle va jusqu’à représenter la transgression même de celles-ci.

Le toute-puissance du père ne s’arrête pas à ces coups: il est aussi “un peu marabout”, et “voyant”. Ce qui donne tout son impact à l’accident qui modifia la vie de Mehdi, lorsqu’il eut dix-sept ans: il avait alors gardé de son père une voiture dont ce dernier lui avait prédit que s’il l’utilisait, il aurait un accident. Sans doute pour échapper à cette espèce de malédiction, Mehdi revendit cette voiture, mais en “roulant” les acheteurs – qui pour se venger, l’incitèrent

à monter sur un “scooter pourri”. En cela donc il réalisa, fût-ce indirectement, la malédiction paternelle; dès lors, si cet accident lui paraît une “vengeance” (des acheteurs), probablement la malveillance meurtrière de celle-ci s’apparente-t-elle à la figure du père, déjà si menaçante. Ce à quoi, une fois encore, est associée la mère: celle-ci lui ayant interdit de sortir, le jour où l’accident eut lieu, et Mehdi ayant transgressé cet interdit – ce qu’il n’aurait pas fait, précise-t-il, si cet interdit avait été posé par son père, dont l’absence est ici encore soulignée –, lorsqu’après son accident il fut ramené, couvert de sang à sa mère, elle lui aurait dit: “tu as voulu sortir eh bien maintenant reste dehors”. Si tu ne t’en remets qu’à la loi paternelle, autrement dit, meurs sous ses coups. Aux yeux de Mehdi, son père apparaît dès lors à l’origine de ses deux “handicaps”, que constituent la psychose et les suites de son accident.

De l’incorporation à la métaphore

Du reste ces deux handicaps, eux aussi, tendent à se confondre, et cette intrusion de l’Autre dans le sujet trouve un ancrage de prédilection, comme dans la drogue, dans ces séquelles de l’accident par lequel l’Autre a violenté son corps, et en particulier dans ces “broches” qui lui restent comme des corps étrangers en lui. C’est d’ailleurs avec une certaine jouissance qu’il m’évoque constamment, comme une litanie figée, “son tibia fêlé, son épaule luxée, son traumatisme crânien”, ou qu’il me décrit en détail l’opération par laquelle on lui a introduit dans la jambe une “barre de fer”; au point que cette fois-là, je poserai une limite à ce débordement, en le coupant par une question: “cet accident, vous y pensez encore souvent?”. “Tout le temps”, me répond-il, avant de m’expliquer qu’en marchant, ou lorsqu’il y a autour de lui “de la pression”, par exemple lorsqu’il y a “des hommes” chez lui, il “sent une force et ça appuie sur sa jambe”. Processus qui, en s’articulant à “ses voix”, révélera plus clairement encore sa dimension de possession par l’Autre”: lorsqu’il désobéit aux ordres de ses voix, “c’est comme si quelqu’un poussait sur un bouton pour faire gonfler son pied”. Cet Autre en lui, quelquefois, apparaissant comme une part morte: “c’est comme si on m’avait enlevé les jambes et la moitié de ma vie”, dit-il à propos de son accident. Dès lors il parle de lui comme d’une mécanique qui ne serait qu’agie, et se compare tantôt à un bus trop secoué par le stress environnant, tantôt à une voiture où il faudrait remettre de l’essence.

Or par rapport à ces forces qui agissent sur lui, ou lorsqu’il envisage ses “handicaps”, il se sent “diminué”. Par là semble s’exprimer son impression originelle d’être écrasé par une toute-puissance parentale. Les premiers temps de nos rencontres, Mehdi se vit comme “faible”, et constamment “fatigué”. Dans une confusion entre énergies physique et psychique, il déclare que suite à ses “handicaps”, “il y a le cerveau qui n’arrive plus à fonctionner”. Il

paraît d'ailleurs ne pouvoir évoquer la pensée qu'en la matérialisant dans ce "cerveau" qui revient sans cesse dans son discours: il a "le cerveau fatigué", les coups de son père ça "lui retournait le cerveau", marcher "ça stimule les deux cerveaux" – cette dernière expression constituant un belle "incarnation" de la problématique schizophrénique. "Je ne sais plus penser, dit-il encore, maintenant je fonctionne avec le coeur et l'instinct". Impuissance qui s'incarne encore dans ces trente kilos qu'il a pris depuis son accident: "qu'est-ce que vous voulez faire quand vous pesez quatre-vingt dix kilos?" Mais si Mehdi grossit ainsi, c'est aussi parce qu'il considère que "la bouffe" est le plus sûr moyen de retrouver cette énergie qui lui échappe. Et mes interventions viseront parfois à métaphoriser ce qui est pris par lui au sens littéral: ainsi, au cours d'un entretien où il m'a dit: "la tête elle est lourde", au sens physique du terme, lorsqu'il en vient à me dire qu'il "n'a eu que des malheurs", je lui fais remarquer que c'est peut-être pour ça, que sa tête est si lourde.

Or, de matérialiser à ce point le psychisme, ne l'empêche pas de ressentir un clivage entre sa "tête" et son "corps": tandis que la première "veut", dit il, le second "ne suit pas", par exemple quand il s'efforce de marcher pour "éliminer son stress". Aussi, lorsque je m'aperçois qu'à la fin des séances je ne serre pas la main de Mehdi, comme je le fais avec d'autres patients, je me demanderai si ceci ne révèle pas chez moi le ressenti d'une sorte de "déshabitation" de son corps.

Sur ce fond de plainte, après quelques séances qui semblent l'étayer, il se remet à sortir de chez lui et à marcher, pour aussitôt intégrer ce mouvement à sa construction délirante, mais cette fois sur un mode qui, lui aussi, paraît l'étayer: marcher, dit-il, donne de l'oxygène, qui "stimule le cerveau", ce qui "évacue" les pressions qui l'envahissent. Il me semble alors soutenir en quelque sorte cette fiction qui le soutient – un peu dans l'esprit de Winnicott, selon qui l'analyste et son analysant renouent avec cette aire d'illusion existant à l'origine entre la mère et son nourrisson. Processus qui culmine en une séance, à laquelle il arrive, triomphant, en me déclarant: "j'ai compris que j'avais de l'asthme", et ceci lors d'une "campagne" autour de l'asthme. Dans le même mouvement, il a compris qu'il avait "un capital souffle", par le fait de fumer déjà "entamé à moitié" – à moitié encore, comme il n'est plus qu'à moitié vivant –, mais qu'à présent il doit le "préserver": ce qui l'incitera désormais à construire un barrage contre cet envahissement représenté par le haschisch ou ceux qui veulent le faire fumer. Et de ce signifiant de "capital souffle", lu sur un prospectus et qu'il répète comme une formule magique, faisant une sorte de suppléance, il le matérialise, une fois encore, par un spray de ventoline, dont même pendant nos rencontres il prend régulièrement une "bouffée", par laquelle "il retrouve une force", et "est de nouveau à la hauteur". En outre,

il me semble significatif que lors de notre dernière séance, il vienne me serrer la main, témoignant d'une sorte de réinvestissement de son corps, parallèle à la "décorporisation" de sa pensée.

Quant à ce choix de l'asthme, parmi les somatisations – et peu importe, ici, que cette somatisation soit réelle, imaginaire ou symbolique –, il me fera penser à ce qu'en disent Anzieu et Sami-Ali, selon qui l'asthme, si influencé – comme l'humeur de Mehdi – par l'environnement et les variations climatiques, serait lié à une indifférenciation d'avec le corps maternel.²⁹

Une réappropriation du regard et de la voix

C'est en particulier par le regard que Mehdi se sent persécuté par l'Autre. Au travail, dit-il, "on nous regarde tout le temps, il faut toujours faire ses preuves": par rapport à cet Autre, donc, Mehdi une fois encore ne se sent pas à la hauteur. Ce qui se confirme lorsqu'il évoque le regard de la mère, chez qui "il y a toujours un regard sur lui", exigeant qu'il soit "parfait". On peut dès lors supposer que l'épreuve originelle du miroir accomplit moins une "narcissisation" qu'une disqualification, encore agissante lorsque Mehdi se regarde à présent dans un miroir, et constate que "ce n'est plus comme avant" (avant son accident, veut-il dire, mais cet avant renvoyant probablement aussi à un passé mythique). Or le père, étant un "voyant", ne dut ici que renforcer l'intrusion du regard maternel; et lorsque Mehdi constate qu'il "ne sait pas regarder quelqu'un dans les yeux", il précise: "une femme encore, ça va, mais un homme je ne sais pas, parce qu'il a trop de violence dans les yeux". Des yeux de ses collègues, il dira d'ailleurs qu'ils le "transpercent". Et la bagarre où il se démit l'épaule, comme son accident, eurent lieu des contextes où "on le regardait" – dans le second cas apparaissant le côté "irrésistible" du regard masculin pour Mehdi, et son homosexualité latente: "quand on le regardait (le jeune homme qui lui-même le regardait, juste avant son accident), on faisait tout ce qu'il voulait" – à nouveau le "on se substituant au "je". Du reste, Mehdi constatant que lorsqu'il avait le plus intensément ses voix, il se sentait "observé", la dimension sexuelle de cette intrusion est flagrante, puisque ceci se produisait en particulier quand il "faisait l'amour avec sa femme", et qu'en réaction, à d'autres moments, il "montrait son derrière". Par ailleurs, lors de la plus aiguë de ses crises, suite à laquelle il fut interné, Mehdi "avait des nerfs dans les yeux", et "fixa le soleil", suite à quoi il garda des "fissures dans les yeux"; on croirait ici entendre Schréber, dans son délire où se mêlent yeux, soleil,

²⁹ . Cf D. Anzieu, *Le Moi-peau*, et Sami-Ali, *Corps réel, corps imaginaire*.

nerfs, et accouplement homosexuel. Or, cet écrasement par le regard de l'Autre est tel que Mehdi semble dépossédé de la dimension active du regard: évoquant ses voisins, il affirme: "ils me voient et moi je les vois pas", et remarque qu'il "n'arrive même plus à regarder la télé".

Face à tout cela, le travail psychique que Mehdi entreprendra avec l'équipe et avec moi consistera en une sorte de réappropriation du regard. Selon lui, au centre "on est surveillé sans être surveillé": en d'autres termes, l'Autre qu'il rencontre, d'intrusif devient rassurant. Il trouve là "un regard qui lui fait du bien" – ce que je lui reformule, afin de le démarquer de ce qu'il a éprouvé jusqu'alors, en "un autre regard", signifiant qu'il reprendra plusieurs fois par la suite. Et alors qu'il déclare n'être pas capable de "regarder quelqu'un dans les yeux", moi il me regarde presque constamment dans les yeux; il est vrai qu'avec une femme "ça allait encore"; et significativement, ce sera avec une "fille" qu'il s'apercevra retrouver la dimension active de son propre regard, par l'étayage du regard de l'Autre: s'il ne sait pas regarder la télé tout seul, il y arrive lorsqu'une fille la regarde avec lui. Dès lors, il me semblera rejouer avec lui, dans notre face à face, quelque chose du stade du miroir, où il rencontrerait un "autre regard" qu'à l'origine. Un jour où il me rencontrera dans la rue sans que moi-même je le voie, suite à cette absence de regard il me dira qu'à ce moment j'avais les yeux "d'une autre couleur", alors que selon lui j'ai "les yeux bleus" – ce qui est d'ailleurs faux, mais confirme que pour lui jusqu'à la couleur des yeux dépend de la façon dont on le regarde. Cela étant, cette réappropriation du regard l'amène à pouvoir poser une limite à l'intrusion du regard de l'Autre: lorsqu'à nouveau ses voisins, s'introduisant chez lui, manigancent pour le voler, Mehdi les observe cette fois sans qu'eux s'en aperçoivent, et du coup ne se laisse plus faire. Pareillement s'accomplit comme une restauration du regard désirant, et ce sur un mode hétérosexuel: vers la fin du suivi, après avoir raconté qu'il s'était senti regardé par "une femme sexy" et que c'était "stimulant", il dit avoir lui-même "regardé" des filles. Enfin, lors de notre dernière séance, il me raconte qu'après s'être acheté lui-même des vêtements pour la première fois de sa vie, il a revécu différemment l'épreuve du miroir: "on se regarde dans le miroir, on est jeune, on est beau, et on sent une joie", ce qu'il conclut par: "maintenant j'ai un autre regard" – comme s'il avait introjecté cet "autre regard" qu'il avait rencontré.

Un processus similaire de réappropriation eut lieu du côté de la voix; au double niveau de ce que Lacan a conceptualisé en pulsions scopique et invocante, on assiste donc à ce

retournement passif-actif exposé par Freud³⁰. Dans un premier temps, en effet, quoique sachant que ses voix “viennent de l’intérieur”, Mehdi, dans son indifférenciation de l’intérieur et de l’extérieur, les assimile parfois au “bruit” environnant, qu’il ne supporte pas. Ainsi, lors de cette crise qui le mena à l’hospitalisation, il se boucha les oreilles avec de la colle pour ne plus entendre ses voix. Ce sont toujours des ordres que lui donnent celles-ci, et d’une façon si impérieuse que selon lui, elles ne peuvent émaner que de Dieu. Un Dieu étroitement lié à la figure de sa mère, qui “le tuerait” si elle apprenait qu’il ne respecte pas certains préceptes religieux. Et c’est bien de sa mère que ses voix paraissent avoir pris le relais, puisque c’est lorsqu’il s’éloigna de la première que s’élevèrent les secondes; et elles touchent à une sexualité des plus archaïques, lui intimant d’“aller aux toilettes”, de “montrer son derrière”, ou d’“écarter les jambes”, ce dernier trait dénotant encore cet “effet pousse-à-la-femme” propre à la psychose. Du reste, Mehdi est très explicite sur sa schizophrénie: lorsqu’il entend ses voix, il se sent “habité par un autre”, et c’est “comme s’il avait plusieurs personnes dans la tête”. Or cet Autre le réduit à l’état de “mécanique”: tandis qu’il veut faire quelque chose, ses voix surgissent, et c’est alors autre chose qu’il fait “mécaniquement”, en un processus où il souligne la perte de maîtrise; lorsqu’il prend un objet, par exemple, il suffit que ses voix retentissent pour qu’il laisse tomber l’objet en question. Ceci en une désubjectivation elle aussi explicite: “c’était comme si j’étais pas là”, dit Mehdi de l’époque où ses voix l’envahissaient le plus.

Contre l’envahissement de ces voix, il s’appuiera dès lors sur la parole – la sienne comme la mienne – s’élevant durant nos séances, en cette opposition existant entre voix de l’Autre et parole subjectivante, qu’a mise en lumière J.-M. Vivès³¹. Durant ces séances en effet, ses voix sont très faibles ou absentes – en une variation m’aidant à évaluer la disponibilité psychique de Mehdi. Lors de notre dernier entretien, il me déclarera que quand il me parle, il “est tout à fait là”. Le fait même de venir me “raconter sa vie”, constitue un affranchissement à l’égard de ses voix, qui le lui interdisaient. Et peu à peu, il constate que même lorsqu’il est seul chez lui, comme si progressivement il intégrait cette parole qui circule entre nous, il parvient à résister à ses voix – de même qu’il commence à résister à la drogue comme aux autres qui l’envahissent –, et constate qu’il ne lui arrive aucune catastrophe pour autant. Ce qu’il vit comme une victoire: “j’ai réussi” m’annonce-t-il, avec un grand sourire. En outre, lorsque ses voix étaient très présentes, Mehdi affirmait qu’il “n’était pas fou”, alors que, une fois que ses

³⁰ . Cf S. Freud, *Pulsions et destin des pulsions*, in *Métapsychologie*.

³¹ . Cf J.-M. Vivès, "Pour introduire la question de la pulsion invocante", in *Les enjeux de la voix en psychanalyse dans et hors la cure*.

voix s'atténuent, elles deviennent tellement discordantes, par rapport au reste de sa réalité, qu'il s'exclame: "parfois j'ai l'impression d'être fou".

Un retour à la langue originelle, à la parole, à la pensée

La subjectivation qui se dessine chez Mehdi va de pair avec une réappropriation de la langue originelle, l'arabe, associé par lui tant à son père qu'à sa mère. Ce décalage par rapport "aux autres", que représente la psychose, Mehdi l'attribue au fait qu'à cinq ans, lorsqu'il arriva en France, il n'en comprenait pas la langue. Il se décrit alors comme "un gamin qui ne sait plus comment il s'appelle... Je savais que je m'appelais Mehdi, poursuit-il, mais..." Sur quoi il s'interrompt, comme si c'était proprement le Nom-du-Père qu'il avait "oublié". Ce que paraît confirmer un souvenir, selon lequel, en classe préparatoire, suite à sa méconnaissance du français, il donna une "mauvaise réponse" consistant dans les deux voyelles de son nom de famille. Or cette incompréhension finit par se retourner, puisque peu à peu ce fut l'arabe que Mehdi en vint à oublier, ce qu'il décrit comme une désobjectivation: "je ne parle même pas ma langue", dit-il. Ce qui le sépare des "autres", dès lors, il le décrit encore comme un problème de langues: "on me dit blanc et moi je comprends noir, on me parle cahier et moi je parle voiture": "c'est le téléphone arabe", commente-t-il significativement. Ses voix, du reste, parlent français, la langue apprise, de l'étranger, et se manifestent en lui soufflant des mots anglais, langue qu'il ne connaît pas. Or, vers le milieu du suivi, tout à coup ressurgit la langue parentale: il a écouté de l'arabe à la radio, et "même s'il ne comprenait pas, ça lui a fait du bien": "c'est une langue qui vient du corps", dit-il – et on a vu le besoin d'"incarnation" dont témoigne Mehdi – "ça m'inspire" – et on a vu ce que le "souffle" représente pour lui. Comme il se décrit couché sur son lit, se laissant porter par ce bain de langage, je lui demande: "ça vous berce?". Peut-être de prendre conscience par là de ce que ce bain avait de "maternant", il rit, et me répond par la même dénégation récurrente que Rémy: "j'ai pas honte". Comme si par ce biais il entrevoyait une issue à sa schizoïdie, il déclare que l'arabe c'est "une de ses moitiés" (on se souvient qu'il se percevait comme vivant "à moitié"), qu'avant il "mettait de côté", mais qu'il doit désormais "retrouver". Un peu plus tard, en écoutant d'autres Arabes, il dira que "des mots lui reviennent"; et il attend un prochain voyage en Tunisie – où il n'est plus allé depuis dix ans, où se trouve la famille de son père, et peut-être ce dernier lui-même – pour retrouver "sa racine".

Pareillement, Mehdi se perçoit d'abord comme "faible psychologiquement": "je ne sais plus penser", affirme-t-il. Aussi ne sait-il pas plus "se défendre" par la parole que physiquement. Ainsi, lorsqu'un autre usager lui a dit qu'il avait tort de venir me parler, parce

je n'étais qu'"élève" psychologue, a-t-il préféré "laisser passer", faute de savoir défendre par sa parole ce lieu où cette parole peut s'élever. Mais si, de façon générale, il ne sait pas "parler", c'est dans la mesure où ceux qui l'entourent ne parlent que pour lui donner des ordres, ou le contredire. Sa mère "l'engueule parce qu'il appelle pour ne rien dire", et l'un de ses frères, qui "a un discours", lui dit de se taire "parce que quand il parle il ne dit que des conneries". "Vous savez, me dit-il, les gens qui comme vous parlent doucement et qui écoutent, c'est rare". Mais d'avoir rencontré cette "douceur" et cette écoute lui permet, à lui qui aussi "parle doucement", de ne plus ressentir ceci comme une "faiblesse", et de s'exprimer. "Vous m'écoutez alors je peux parler", dit-il résumant d'une phrase la démarche analytique. Et redécouvrant le transfert, il ajoute: "c'est comme un transfert de messages, quand je sens qu'on fait attention à moi, il y a le contact, le courant passe, et moi j'ai besoin de courant". La "mécanique", ici, se fait donc métaphore également, et ceci afin de décrire sa resubjection. Du reste, si avec moi "son cerveau peut de nouveau fonctionner", c'est bien parce qu'il me "sent vivante" – comme si par là, la machine devenait humaine, et que sa part morte se ranimait. Ce qui me permet de lui souligner qu'à certains moments il retrouve ces "facultés" qu'il croyait perdues. "Oui, poursuit-il, ça veut dire que je ne suis pas complètement en panne" – au "handicap" irréversible se substituant par là une "panne" temporaire. Au passage, réinventant décidément Freud, il a aussi rendu hommage à l'association libre: si "ça lui fait du bien de parler avec moi", c'est notamment parce qu'il peut "passer d'un sujet à l'autre, librement", et parler "même de choses qu'on oserait pas aborder" (tout seul, je suppose).

D'un discours d'abord désinvesti, me donnant l'impression qu'il l'a déjà "récité" à d'autres psychologues, il en arrive à une parole plus libre et vivante. Ceci en s'appuyant sur la mienne, à laquelle il emprunte souvent l'une ou l'autre expression. Cette identification est telle qu'un jour, se demandant de quoi il "manque", soudain, après un silence, il s'exclame, comme par une révélation: "de psychologie!" – les psychologues étant à ses yeux, m'explique-t-il alors, des gens qui "savent faire des liens, tout seuls", c'est-à-dire sans autre psychologue (ce à quoi sans doute n'aurait pas souscrit Freud!). Dès lors, comme Rémy, après avoir vécu avec une femme qui "lui donnait des ordres", il se met à souhaiter vivre avec une femme qui, "comme moi", l'écouterait. Et espérant la trouver dans son pays d'origine, il espère aussi qu'elle lui réapprendra l'arabe, tandis que lui-même lui apprendra le français, en cette réconciliation de ses deux "moitiés" à laquelle il aspire. Par ailleurs, cette reprise de confiance en sa propre parole lui permettra de s'opposer aux ordres ou aux insultes de sa mère ou ses frères, avec qui il "s'engueulera" de plus en plus souvent.

Trouver son rythme et son lieu propres

Alors que “les hommes” qu’il admire, et ses frères en particulier, brillent par leur rapidité, Mehdi, dans un premier temps, insiste sur sa lenteur, due selon lui à son “handicap” et au fait qu’il devient vieux (je rappelle qu’il a 31 ans...). Il se compare à “une tortue” – ceci aussi en ce qu’il “rentre dans sa carapace” lorsqu’il y a “du bruit” autour de lui. Il insiste aussi sur son incapacité à percevoir le temps, qu’il “ne voit pas passer”, se disant “hors temps, hors sujet”. De ce brouillage de la chronologie, il témoigne d’ailleurs par son usage étrange des successions, y compris numériques; ainsi, évoquant le temps qui passe, il déclare: “on a vingt ans, on a dix ans”, comme si les années se déroulaient à l’envers, et reconnaît que “dix, mille, un million, pour lui c’est pareil”.

Cette question du rythme, dans le transfert, s’illustra de façon particulièrement nette, lors d’une séance où je le reçus avec dix minutes de retard. Ce jour-là, il m’évoqua sa recherche d’un travail “pour handicapés”, qui serait adapté à son rythme; entre autres, il me parla d’un rendez-vous avec une assistante sociale, tellement pressée qu’il n’eut pas le temps de lui demander si son dossier, en vue d’un tel travail, avait été accepté, et qu’il en oublia sa veste. Tandis qu’il me raconte cela, une collègue du centre vient me dire qu’il est l’heure de fermer les bureaux. Je propose alors un autre rendez-vous à Mehdi, qui me déclare, comme si je le brusquais de la même façon que l’assistante sociale: “je n’ai pas eu le temps de tout vous raconter”. Je réponds qu’il y aura d’autres séances, et comme avec Rémy, qu’on “a le temps”. Sur quoi je m’en vais en même temps que lui – en oubliant ma montre, que j’avais enlevée afin d’interrompre “à temps” notre séance... Ce que je ressentis à la fois comme une sorte d’identification à Mehdi, teintée de culpabilité: comme je ne lui avais pas donné “son temps”, je me punissais en oubliant ma montre. Or, cet acte manqué survenant le même jour où Rémy avait oublié sa casquette, il me rendit plus sensible que jamais aux recoupements qui apparaissent d’une cure à l’autre. En outre, lorsque la fois suivante, exceptionnellement, Mehdi arriva fort en retard, parce qu’il “ne s’était pas réveillé”, je l’entendis comme une réponse à cette séance écourtée, par laquelle il me rappelait son besoin que je lui donne “son temps”. Avec ce patient, il me semblait en effet que j’avais à lui accorder une “place”, dans le temps, qu’il avait l’impression de ne jamais avoir reçue, et à laquelle il en appelait par sa “lenteur”. Plusieurs fois il répéta que me parler “une heure par semaine”, c’était très peu, et il me parut nécessaire de lui accorder, à la lettre, cette heure pleine. De fait il réagit aux moindres variations dans la durée de nos rendez-vous: une fois où à nouveau, il arrive en retard, et où je ne peux dès lors lui accorder que trois quarts d’heure, il me rappelle que ce lui est difficile de “penser tout seul”, et me quitte en disant “merci quand même”. Et à la fin

d'une séance où il vérifie sur sa montre la durée de ses bouffées de ventoline, il s'écrie avec jubilation, à nouveau en consultant sa montre: "on est restés plus d'une heure!", croyant que cette fois je lui avais donné plus de temps que prévu – ce qui n'était d'ailleurs pas le cas, comme je le lui fis remarquer; car s'il importait qu'il ait "son temps", il importait sans doute aussi que celui-ci n'outrepasse pas une limite déjà peu installée chez Mehdi. Par ailleurs, lorsqu'après m'avoir dit sa difficulté à se lever et à structurer ses journées, il me demande de ne pas fixer un rendez-vous avant onze heures pour qu'il puisse faire la grasse matinée, je n'accède pas à cette demande ponctuelle, tant il me semble que sa demande de fond est liée à une resocialisation de son rythme. Du reste, lorsqu'un jour, suite à un rendez-vous annulé, il arrivera à l'improviste et que je le recevrai, il me demandera d'abord si je "n'ai pas rendez-vous avec quelqu'un d'autre": ce que j'entendrai comme une certaine intégration de la limite de sa propre place par celle des autres. Pareillement, quand à la fin d'une séance il s'exclame avec enthousiasme: "mais on va continuer!", il me semble que prennent consistance pour lui, à travers le suivi, durée et continuité. Aussi, lorsqu'après plus de deux mois, un jour il dit, au fil de ses propos, qu'"il est midi", alors qu'il est seulement onze heures trente, ce me semblera le signe d'un certain "sevrage" à l'égard de nos séances, que j'entérinerai en limitant le rendez-vous à trois quarts d'heures. De même, après une semaine où je suis absente – absence dont, significativement, il avait salué l'annonce en me disant "bon retour" – pour la première fois il ne vient pas à un rendez-vous sans prévenir, puis ne réapparaît qu'une fois, avant son départ en Tunisie – ceci marquant peut-être une tentative, de sa part, d'imposer aux autres son propre rythme. Car c'est bien ce mouvement qu'indiquèrent nos dernières séances; par exemple, il se félicitait d'avoir trouvé un travail à "son rythme", dans un service postal, où il soulignait qu'"on connaissait ses limites": comme si de mieux les percevoir lui-même, il avait réussi à les imposer. Au niveau de la pensée et de la parole également, il remarquait que s'il ne pouvait répliquer tout de suite, dans l'après coup il était capable d'"analyser". Et dans son désir de se faire de nouvelles relations, il prenait davantage en compte le temps, déclarant que "Rome ne s'est pas faite en un jour". Paradoxalement, assumer sa "lenteur" lui donna l'impression de la surmonter: lorsqu'il eut chez lui un colocataire par qui il se sentait "porté", il en vint à me dire: "j'étais une tortue, et maintenant on est comme des lapins". Contrairement à ce que prétend la fable, la tortue peut donc parfois, si l'on cesse de la brusquer, rejoindre le lièvre...

Cette recherche d'un rythme propre et d'une place dans le temps, paraît aller de pair, chez Mehdi, avec l'instauration d'un cadre spatial. Ainsi, il colle sur le bocal de ses poissons rouges, les petits papiers où je note les heures de nos rendez-vous, afin de ne pas oublier

ceux-ci, et d’y repenser chaque fois qu’il change l’eau, ou même que ses poissons font du bruit; par là, me semble-t-il, une certaine présence est maintenue à travers l’absence, mais de surcroît son temps est ponctué par nos séances même en dehors de celles-ci, et cette scansion s’inscrit dans l’espace où il vit. Pareillement, dès qu’il investit le centre de soin, il y vient tous les jours, et repeint son appartement dans la couleur des murs de la pièce d’accueil. Ceci me fait alors repenser à un article de J. Bleger, soulignant que le sujet psychotique, souvent, investit avant tout le cadre de la cure, par lequel il cherche à intégrer une stabilité spatiale et une régularité temporelle structurantes³². Mehdi met d’ailleurs lui-même en lien ce manque d’espace propre avec sa problématique subjectivation: évoquant son enfance sous les coups de son père, il déclare: “je n’avais pas d’espace à moi, pour savoir qui j’étais”. Ce à quoi il attribue sa difficulté actuelle à mettre de l’ordre, dans le lieu où il vit comme dans la succession des tâches qu’il a à faire. Et voulant dire qu’il n’arrive pas à distinguer les choses afin de faire des choix, un lapsus lui fait dire: “j’arrive pas à faire un amalgame”: comme si la “distinction” était pour lui tellement impensable qu’elle en devenait indicible. A ce propos, je remarque toutefois que si Mehdi investit massivement “le centre” et ses différents intervenants – en ce qui s’apparente à ce “transfert éclaté” propre à la psychose, et analysé par J. Oury³³ – il témoigne d’une certaine différenciation, en réservant au cadre de nos entretiens la part intime de sa parole.

Il n’en reste pas moins que Mehdi se déclare incapable de s’assumer, fût-ce au niveau le plus élémentaire: il ne sait que se faire à manger, il a du mal à s’habiller, parfois il ne parvient même pas à se lever – ce qu’il me manifeste en arrivant en retard à nos rendez-vous. Encore plus radicalement que Rémy, il situe l’appel qu’il nous adresse d’abord, à l’équipe et à moi-même, dans le registre du besoin plutôt que du désir: comme si ce qu’il attendait de nous, dans un premier temps, relevait d’une sorte de maternage, ou de *holding*. Ainsi, ne sachant gérer son argent et accroissant ses dettes, il en arrive à demander de la nourriture au centre, comme le font les usagers les plus démunis. Et d’en recevoir semble lui procurer une intense satisfaction: juste après, il vient à l’un de nos rendez-vous avec un café, un gâteau, et un air épanoui, s’exclamant: “on a tout ce qu’il faut, on a à manger, on a la santé”. De fait, il paraît recevoir là “ce qu’il lui fallait”, pour passer ensuite à autre chose. Vers le même moment, il me dit que ce qu’il aime, c’est “se laisser flotter comme des poissons rouges” – ce que j’entends aussi comme: se laisser porter par le centre et ce suivi, que représentent chez lui ses

³² . Cf J. Bleger, “Psychanalyse du cadre psychanalytique”, in *Crise, rupture et dépassement*, sous la direction de R. Kaës.

³³ . Cf J. Oury et M. Depussé, *A quelle heure passe le train...*

poissons rouges. Etat de “suspension”, comme il dit, qu’il associe au fait d’écouter la radio – et donc encore au “portage” par la mélodie de la parole, sorte de retour à “lalangue” maternelle. Du reste, il m’exprime ce qu’il attend de moi en me le faisant éprouver: après l’état de qui-vive dans lequel me met le rythme effréné de Rémy, les séances avec Mehdi ont quelque chose d’apaisant.

Cette sorte de “portage” qu’il sollicite est d’autant plus gratifiant, que Mehdi donne l’impression de très vite “se relever”: après s’être remis à sortir de chez lui, il retrouve un travail où il dit finalement avoir “fait sa place”, et se crée de nouvelles relations. Même sur le plan physique, sa métamorphose est frappante: lorsqu’il se remet à sortir, son teint blême laisse place à une mine florissante, et à son air traqué du début se substitue une allure plus assurée. A le constater, certains membres de l’équipe s’interrogent un jour: faut-il continuer à recevoir Mehdi, qui va mieux, et n’a plus d’addiction, dans un centre de soin destiné aux patients addictifs? J’insiste alors pour qu’il puisse continuer à venir nous voir, dans la mesure où, si son évolution est flagrante, elle me paraît encore à “consolider” par notre encadrement. Cependant, un jour où Mehdi évoque sa fragilité face aux influences, et le fait qu’il lui suffit d’un rien “pour basculer”, je lui rétorque qu’il lui suffit peut-être aussi d’un rien pour se relever. Ce qu’il accueille par un petit rire; et s’il me rappelle à nouveau “son tibia fracturé, son épaule luxée, son traumatisme crânien”, c’est pour conclure: “mais je peux marcher, ça c’est une chance!” Il associe d’ailleurs ce fait de pouvoir à présent “marcher”, au portage reçu au centre, en rappelant qu’“on lui a donné à manger”, et que le centre est devenu à ses yeux “un autre chez lui”, qui lui “donne un équilibre”, et lui “permet d’avancer”: toutes des expressions renvoyant aux premiers pas d’un enfant, après qu’il a reçu “ce qu’il lui fallait”.

La “resocialisation” de Mehdi est marquée par une étape décisive, lorsqu’un colocataire vient habiter chez lui, et semble se substituer, par sa fonction “étayante”, au centre et à moi-même. Ce colocataire lui fait l’effet d’être “comme un père, une mère”; et parce que ce colocataire est “vivant”, il se sent également “vivant” – selon le même processus qui auparavant avait eu lieu avec moi. Avant, ajoute-t-il, “j’avais l’impression d’être seul sur terre, y avait pas d’autre dans ma tête.” Comme on l’a vu, il n’en avait pas moins affirmé, auparavant, que précisément il avait un “autre” dans la tête, mais c’était alors dans un tout autre sens; et la distance qui sépare ces deux acceptions fait mesurer le trajet qu’a accompli Mehdi: alors qu’il évoquait d’abord un “Autre” qui l’envahissait et se substituait à lui, l’Autre dont il parle finalement semble l’aider à exister comme sujet: “je me sens libéré” conclut-il ce jour-là. Et même si cette subjectivation reste très dépendante de la présence réelle d’un autre, paraît se dessiner quelque chose d’une introjection structurante.

Rivalité, érotisation, “privatisation”

Avec son colocataire, Mehdi paraît rejouer quelque chose de la rivalité qu’il éprouve à l’égard de ses frères. Mais alors qu’il semble écrasé par la comparaison à ceux-ci³⁴, avec le colocataire, peut-être parce que celui-ci arrive après un temps de cure qui a “renarcissisé” Mehdi, ce processus de renarcissisation se confirme au lieu de s’ébranler.

En effet, sur fond d’une fascination pour le masculin, plus ou moins teintée d’homosexualité – Mehdi s’extasiant par exemple de la beauté de l’un ou l’autre de ses collègues –, il se “compare tout le temps” à ses frères, qui selon lui ont toutes les qualités – et en particulier celle de convaincre par leur discours – alors que lui-même n’en aurait aucune. La même comparaison dévalorisante s’opère d’abord à l’égard du colocataire, dont il souligne aussi la facilité de parole – ce qui se prolonge transférentiellement, lorsque du patient que je reçois avant lui, et à cause de qui je prends quelques minutes de retard, il souligne qu’il “parle bien”: comme si à l’écouter j’avais pris plus de plaisir qu’à entendre Mehdi, dont par conséquent j’aurais retardé le rendez-vous. Mais simultanément, le colocataire paraît jouer pour lui ce rôle de miroir qu’il m’avait d’abord attribué: “maintenant il y a quelqu’un comme moi”, déclare-t-il. Et ceci le conduit à une restauration narcissique, qui inverse terme à terme l’effet qu’avait sur lui la comparaison à ses frères: “je crois que je suis normal, j’ai mes qualités”, et même “je me sens plus grand”. Dès lors il oppose à cette cohabitation où “tout va bien”, celle qu’il vécut avec son ex-femme, où il avait l’impression que “Dieu n’était pas avec lui”: comme si, pour que “Dieu soit avec lui”, il avait besoin de la présence d’un homme... Parallèlement, toutefois, en amenant des “copines”, et en particulier la sienne, le colocataire suscite une érotisation de la rivalité, à laquelle Mehdi se confronte peu à peu: si à certains moments il semble se mettre hors jeu, disant que par rapport aux filles il se sent comme un “papa” et “reste à sa place” – “place” que je l’invite alors à interroger –, à d’autres instants il évoque une position plus désirante, où par exemple il s’approche de la petite amie de son colocataire, et s’amuse de le rendre “jaloux”, puis envisage la possibilité de nouer lui aussi une relation avec une femme. Notre avant-dernière séance, du reste, débutant par l’évocation d’une femme “sexy”, me parut nettement plus érotisée que les précédentes; au point que j’entendis en ce sens le fait que Mehdi se compare, avec son colocataire et ses copines, non à des “lièvres”, traditionnellement associés à cette accélération qu’il veut exprimer, mais à des “lapins”, à qui l’on compare généralement ceux qui ne cessent de se reproduire...

³⁴ Lacan voyait d’ailleurs un paradigme de l’“intrusion” dans la survenue d’un frère cadet (cf “Les complexes familiaux”) – cadets comme ceux de Mehdi, d’autant plus “intrusifs” qu’ils arrivèrent ensemble, étant des jumeaux.

Lacan ne déclare-t-il pas qu'un analyste a à viser, plus encore que le "bien" d'un patient, son "Eros"³⁵? De fait, au début du suivi, Mehdi me frappait par sa désérotisation apparente, parlant sans affect, d'un ton enfantin, et comme dévitalisé. Sur ce fond morne apparut ensuite une sexualité crue, elle aussi désaffectée, où ses voix lui donnaient des ordres obscènes. Et ce fut dans le transfert, me semble-t-il, vis-à-vis du centre et de moi-même, que se dessina une tonalité plus désirante: au centre, me dit-il, il aimait "être avec des femmes, les unes séduisantes les autres charmantes", qui lui donnaient "envie de se maquiller... non pas se maquiller, mais bien s'habiller..." Lapsus qui souligne encore une certaine confusion dans la sexualité, d'ailleurs sensible aussi dans ses relations avec les éducateurs masculins. A nos rendez-vous pareillement, il me parut venir avec une sorte d'excitation croissante, s'apparentant peut-être à une redynamisation – au bout d'un certain temps ne cessant par exemple de remuer les jambes.

Ce mouvement me semble inséparable de celui par lequel il se constitua peu à peu un espace psychique propre, et donc une limite, face à l'envahissement de l'Autre: tâche qui me mit dans une position à la fois "maternelle", sur un mode "contenant", et "paternelle", en tant que rupture au sein d'une fusion mortifère. Très concrètement, alors qu'au début de nos rencontres Mehdi aspirait à retourner vivre auprès de sa mère, il prit progressivement conscience du fait que, s'il était parti, c'était parce qu'il "voulait vivre sa vie à lui". Aussi ce souhait de retrouvailles s'estompa-t-il, jusqu'à disparaître, non sans une certaine culpabilité, lorsque parut le colocataire. A l'égard de celui-ci aussi, d'ailleurs, se manifesta d'emblée une distance salutaire, Mehdi n'ayant pas l'intention de "tout lui dire", et précisant que s'il ne "savait pas mentir", par contre il "savait cacher", comme si par là il intégrait ce "mi-dire" propre au symbolique. "Je veux préserver mon intimité, mon jardin secret", affirme-t-il, avant d'ajouter explicitement: "j'ai mes limites, je sais dire non maintenant". Affirmations peut-être influencées par ce que peut-être il perçut de mon propre désir qu'il pose une telle limite, et sans doute un peu trop optimistes, vu ce qu'il dira pas la suite de son colocataire, qui ne le "respecte" qu'en partie. Le mouvement qu'indiquent ces propos, toutefois, semble attester la possibilité, même dans la psychose, de se dégager d'un écrasement par l'Autre, et de se diriger vers une sorte de castration; n'est-ce pas là ce qu'illustre Mehdi, lorsque, s'éloignant de sa mère qui le voulait "parfait", il commence à désirer une femme qui l'accepterait "comme il est"?

³⁵ . Cf J. Lacan, *Le transfert, Séminaire VIII*, p 18.

Symbolisation de la dette et “pulsion soignante”

“A cause de l’argent on est limité, et ça c’est pas bien, je trouve”, se plaint Mehdi, devant cette nouvelle castration que lui oppose l’argent. Car selon lui, vu qu’il ne sait pas “parler”, pour qu’un autre s’attache à lui, il ne peut que dépenser, et par là se trouve “obligé de gaspiller”: ainsi craint-il que son colocataire l’abandonne s’il ne le retient pas par le lien le plus archaïque, la “bouffe”, de même que son ex-femme l’a quitté dès qu’il n’eut plus d’argent; et c’est encore par l’argent seul qu’il espère trouver une autre femme. Pareillement, il semble avoir besoin du prétexte de “faire des économies”, pour justifier le soulagement que lui apporte la présence de son colocataire. Mais s’il perçoit le don d’argent de celui-ci comme “la chose la plus énorme”, et dès lors considère ce colocataire comme “un père”, ce n’est sans doute pas sans rapport avec le fait que son véritable père ne l’a pas aidé financièrement, ce qu’il paraît avoir vécu comme un abandon fondamental. Est-ce de là que sa relation à l’argent tire son ambivalence? Quoi qu’il en soit, Mehdi ressent parfois le fait de recevoir de l’argent comme une humiliation, ou plus précisément, le prix qu’on paie pour pouvoir l’humilier: ainsi, l’argent qu’il gagnait dans ses précédents emplois, il avait l’impression qu’on le lui “jetait” après l’avoir “traité comme une merde” – comme Rémy encore, Mehdi retrouvant le lien établi par Freud entre l’argent et l’analité. En dépensant jusqu’à s’endetter, il lui semblait alors “se venger”.

Or, sur le plan affectif, Mehdi semble également avoir toujours l’impression de devoir “payer” ce qu’il reçoit. A ses dires, sa mère lui fait peser le fait de l’avoir mis au monde, dette en contrepartie de laquelle il fallait “toujours être d’accord avec elle”. Dès lors, quand il se sent “accueilli” au centre et reçoit gratuitement de la nourriture, il trouve que “ça a presque pas l’air normal”. Moi de même, après presque chaque séance – séances qui sont gratuites au centre –, il me remercie, soulignant que ce doit être “difficile” de l’écouter, et un jour, sous couvert de plaisanterie, me demande “combien il me doit”. “Ici il ne faut pas payer”, lui répondis-je, ce qui lui permettait aussi de m’entendre au sens figuré. Mais il insiste: “alors je vais vous faire un cadeau, un coca” (de même qu’à un collègue qui l’avait ramené chez lui, il avait voulu payer un coca, que celui-ci avait refusé). Ceci me posa question: la gratuité de nos séances, ou de ce qu’il recevait au centre, lui pesait-elle comme une dette? Probablement en partie, mais sans pour autant annuler le caractère me semble-t-il “thérapeutique” d’un don qu’il n’aurait pas à payer, et que selon lui il n’avait pas reçu de ses parents; en regard de sa mère qui lui faisait “payer” le don “réel” de la vie biologique, peut-être la “gratuité” d’un don symbolique lui permettrait-elle d’intégrer la notion d’une dette seulement symbolique aussi: mon écoute, il n’avait pas à la payer de “cadeaux”, mais de sa seule parole. Je rappelle

d'ailleurs que s'il pensait ne pouvoir retenir une femme que par de l'argent, c'était dans la mesure où il pensait n'avoir pas de "conversation"...

Aussi me sembla-t-il essentiel de lui rendre sensible le fait que lui aussi pouvait "donner" autre chose que de l'argent – à moi comme à d'autres. En ceci les articles de Searles sur "la tendance thérapeutique", que je lisais simultanément à ce suivi, eurent pour moi un rôle de révélateur. Selon cet auteur, la pathologie psychique, et en particulier la schizophrénie, serait liée à la non-satisfaction d'une tendance thérapeutique partagée par tous: lorsqu'un nourrisson éprouverait le fait de ne pouvoir "soigner" sa mère, il en deviendrait malade, et ne pourrait sortir de la pathologie qu'en "soignant" quelqu'un d'autre; un "psy", dès lors, afin de "soigner" un patient, aurait, entre autres visées, à se laisser soigner par lui³⁶. Dans cet esprit, lorsque Mehdi se compare aux "psychologues, qui savent aider les autres", en disant que lui ne sait pas seulement "s'aider lui-même", je lui fais remarquer qu'il "s'est pas mal aidé lui-même". "Oui, me concède-t-il, mais j'ai besoin des autres". Ce à quoi je réponds que "tout le monde a besoin des autres". Mais ce sera l'arrivée du colocataire qui me permettra d'aller plus loin. En effet, si Mehdi peut aisément s'identifier à celui-ci, c'est notamment parce que lui aussi eut un grave accident dans lequel il fut "écrasé". En outre, ce jeune homme fume du haschisch, ce que Mehdi ressent aussitôt comme la menace de se laisser "entraîner", tout en soulignant qu'une fois déjà il a "résisté"; j'esquisse alors l'hypothèse qu'au lieu de se laisser entraîner, il pourrait lui-même aider son colocataire à "résister". Idée qui semble le séduire, au point que très vite, après avoir évoqué ce jeune homme comme un "père", il se représente lui-même dans le rôle de "papa". Et tandis que jusqu'alors il avait présenté les dix ans qu'il avait de plus comme quelque chose qui le discréditait, soudain il évoque son "expérience" comme ce qui lui permettrait d'apporter un peu de sagesse à ce jeune homme qui "est dans son délire"... belle façon de se tirer lui-même de ses précédents "délires". Et dans ce duo qu'il forme avec son colocataire, où l'un est le père de l'autre et réciproquement, il me semble bien voir le duo mère-nourrisson évoqué par Searles, où chacun "soigne" l'autre. Me suis-je moi-même laissée "soigner" par Mehdi? En tout cas je ne suis pas allée jusqu'à le lui formuler, pensant que pour de telles audaces thérapeutiques, je n'avais pas suffisamment d'expérience; celle-ci m'apprendra, j'espère, à manier des théories aussi "interrogantes" que celles de Searles.

³⁶ . Cf "Le patient, thérapeute de son analyste", in *Le contre-transfert*. J. Oury reprendra d'ailleurs cette idée, notamment dans la conférence du 15 juin 2007 donnée à St Alban, et non encore publiée.

La lecture de cet auteur encore me rendit particulièrement attentive au caractère “symbiotique” propre à la première phase, la plus “psychotique”, du transfert de Mehdi. En retour, lorsqu’il évoquait son incapacité à penser, à deux reprises il me la fit ressentir au point que j’éprouvai furtivement un “blanc” intérieur assez angoissant. Ce qui, du coup, me fit aussi ressentir l’énergie psychique considérable qu’il fallait pour en sortir. Du reste, un jour où j’étais particulièrement fatiguée, et où je me sentis incapable de “porter” psychiquement Mehdi, comme souvent j’en eus l’impression, la séance me parut nettement moins riche que d’habitude: il me sembla que Mehdi, de ne pas me trouver vraiment “vivante”, n’avait pu “s’animer” non plus.

Mais sur fond de cette “symbiose”, apparut dans un deuxième temps ce que Searles désigne comme le surgissement de l’ambivalence: comme Rémy, à nouveau, Mehdi en vint parfois à se contredire lui-même afin de me contredire, comme dans un effort de différenciation. Et dans ce mouvement s’esquissèrent, parallèlement à l’atténuation de ses “voix, des éléments qui me semblèrent se démarquer de symptômes psychotiques: à une angoisse de morcellement se substituait, à l’égard du colocataire par exemple, une angoisse d’abandon, et la fusion avec sa mère laissait place à la culpabilité de la tenir éloignée. Non qu’il “changeât”, évidemment, de structure; mais sa psychose paraissait peu à peu se stabiliser autour de différents étayages relationnels ou suppléances symboliques. Parallèlement, alors que d’abord il ne semblait pas saisir le sens figuré de certaines de mes expressions – ce qui me contraignit à cette difficile tâche de ne parler qu’au sens propre –, il en vint ensuite à user lui-même d’ébauches de métaphores, telles que ce “capital souffle” qui eut sur lui un effet pacificateur.

De même que Rémy encore, Mehdi me donna souvent l’impression qu’il faisait tout le travail à ma place, en me suggérant des axes thérapeutiques que je n’aurais qu’à saisir – et par là il me fit sentir combien “ma place”, précisément, tenait à l’attention de mon écoute: je me souviens qu’à la deuxième séance, j’arrivai dans la perplexité où m’avait laissée la première, concernant ce que “j’aurais à faire” avec lui; et qu’en quelques phrases, sur les circonstances où s’estompaient ses voix, il me livra de précieuses indications. Qu’il ait ou non été mon “thérapeute”, au sens où l’entend Searles, il m’aura du moins beaucoup appris.

Kader ou le travail de réécriture

Du savoir à l'écriture

Avec Kader, ce qui s'instaure est moins un suivi régulier qu'une série d'entretiens atypiques, dont j'évoquerai ici surtout le premier, qui en l'un de ces moments où l'on se sent véritablement "sujet" à l'écoute d'un autre sujet, me donna particulièrement l'impression d'approcher ce "je ne sais quoi et ce presque rien"³⁷ que pourrait être mon "style" clinique. En outre, ainsi qu'il arrive souvent, ce premier entretien contient en germe ce que la suite ne fera que déployer, ou nuancer.

Tout au long de tous ces entretiens, l'essentiel tint plus que jamais, non pas à ce que Kader me raconta de son histoire, mais à ce qui se joua au niveau du transfert. Ceci d'autant plus que cette histoire, Kader l'avait déjà souvent racontée, aux différents "psys" qui le suivent. Mon garant de stage, de surcroît, m'en avait rapporté les traits principaux avant même que je ne rencontre Kader individuellement – ce qui d'emblée me permit d'en dégager quelque peu mon attention. Mais ce que j'en savais, étant chargé d'une grande violence, enveloppait pour moi Kader d'un certain "mystère", qu'il entretenait par des propos souvent énigmatiques. En outre, c'était un des rares patients qui refusaient que j'assiste à ses entretiens avec mon garant. Et c'était lui qui avait déconseillé à Mehdi de venir me voir, parce que je n'étais qu'"élève psychologue" – propos qui sans doute m'avait touchée narcissiquement, et dont je fis part à mon garant. Celui-ci, vu le surinvestissement dont témoignait Kader à l'égard du "savoir", trouva alors l'occasion de lui glisser, lors d'une conversation que nous avions tous trois à l'accueil, que j'étais "docteur en philosophie". Ceci sembla aussitôt me parer à ses yeux de prestige: plus encore qu'avec d'autres patients, je fus pour lui le "sujet supposé savoir". Une fois de plus, ce fut donc sur un grain de la réalité de ma personne, que se noua le transfert. Je ne m'efforçai pas moins de me démarquer, chaque fois que je le pouvais, de ce savoir qu'il me prêtait, en le ramenant à la notion de doute, qu'il valorisait théoriquement, mais avait tendance à éliminer des "certitudes" auxquelles il s'accrochait. Dès ce nouage de transfert à l'accueil, d'ailleurs, c'est lorsque je prononçai ce mot de "doute", qu'il me raccorda à son espèce de délire interprétatif autour des "D", première lettre de son nom(-du-Père), et par laquelle commencent tous les signifiants qui selon lui tracent son destin. Et ce fut pour "m'expliquer" la logique de son système, qu'il me proposa de le revoir individuellement, quelques jours plus tard.

Ce poids des mots, en outre, était déjà perceptible dans ce qui prépara une telle amorce du

³⁷ . Titre de l'un des ouvrages de V. Jankélévitch, par lequel il désigne cette "justesse" d'expression qu'atteint parfois la musique.

transfert: juste avant notre conversation à l'accueil, j'avais entendu Kader parler de certaines nuances de vocabulaire en arabe – la langue de son père, dont il me dira plus tard son regret que ce dernier ne la lui ait pas transmise, ce qui pose d'emblée la question de l'héritage paternel, si présente pour lui. Connaissant par mon garant l'importance que Kader accordait à la langue, je l'interrogeai alors à ce sujet, et ce fut la première fois qu'il s'adressa véritablement à moi. Suite à quoi il alla chercher le dictionnaire, qu'il me désigna comme sa "Bible", et me montra que le mot "assassin" vient d'un terme arabe signifiant "consommateur de haschisch" – comme Kader l'est lui-même: ce que je ressentis comme une façon de jouer avec la peur – la mienne ou la sienne ? – qui restera présente dans la suite de nos entretiens. Par ailleurs, il me demande aussitôt si l'"on peut se tutoyer", et peu après me saluera en faisant la bise – ce que j'accepterai, dans la mesure où il semble avoir besoin de ces signes d'apparente proximité, pour nouer un contact.

Le jour du rendez-vous fixé, il m'annonce qu'il viendra à celui-ci avec un "associé": ce qui, vu ce qui précède, et le climat de violence plus ou moins latente régnant alors à l'accueil, soulève en moi une appréhension. Lorsqu'un peu plus tard il me révèle que cet "associé" est un abrégé de philosophie, je prends conscience de ce climat de paranoïa que Kader installe autour de lui. Tandis que, dans la cour, il me pose quelques "devinettes", je m'aperçois aussi qu'il semble vouloir briller à mes yeux, et qu'il me met à l'épreuve, comme si, chez les "maîtres" qu'il se créait, il cherchait aussitôt la faille, tout en redoutant peut-être de la trouver. Il me semble également percevoir chez lui une certaine angoisse de se "mesurer" à moi, dont témoigne déjà le fait d'avoir apporté son manuel, et qui se confirme lorsqu'il remet notre rendez-vous au lendemain.

Le lendemain donc, il arrive encore avec une petite "épreuve", me tendant un croquis et me demandant ce que je vois: un canard; puis il m'invite à tourner le dessin, et à dire de nouveau ce que je vois: un lapin à présent. Or cette démonstration du fait que "ce qu'on voit" change selon le point de vue qu'on adopte, me livra d'emblée, comme je m'en aperçus peu après, un axe de travail essentiel avec Kader.

La question de l'écriture et du style fut également présente dès l'abord avec lui. Une de ses premières phrases fut pour me déclarer que "Jean-Baptiste Poquelin" était son "philosophe préféré", parce qu'il aimait "son style". Je lui demandai alors si lui-même écrivait. Lorsqu'il me répondit par l'affirmative, je demandai encore s'il savait pourquoi: "pour expier une souffrance", me dit-il. Comme je soulignai qu'en général on veut "expier" quelque chose qu'on aurait à se faire pardonner, il m'affirma que ce qu'il avait, lui, à se faire pardonner, était impardonnable, la seule "issue", pour lui, étant la mort. D'emblée aussi, donc, fut posé cet

irréversible, figé et certain, dans lequel je ne cesserais plus d'essayer d'introduire du "jeu". Un peu plus tard dans l'entretien, je lui demanderai d'ailleurs pourquoi, s'il est tellement sûr que tout est "écrit" pour lui, il vient encore me parler. Ce sera alors que, comme pour me prouver que tout est déjà "écrit", il m'alignera les signifiants commençant par "D" qui tracent son histoire: drogue, divorce, décès, etc. A côté de chacun de ces termes j'en écrirai alors d'autres, synonymes, mais commençant par une autre lettre que "D" – réveillant donc, sous cette "nécessité" apparente qu'il invoque, l'arbitraire du signe et de sa propre vie, tissée par ses choix. Encore afin de souligner cette dimension subjective, je lui demanderai, parallèlement à ce nom(-du-Père) qui, via son initiale, semble lui peser tellement, ce qu'il fait de la première lettre de son prénom; là-dessus, il me trace les mots de "dantesques kairos" – K étant l'initiale de son véritable prénom comme du pseudonyme que je lui ai attribué –, expression qui évoque pour lui le moment où l'on peut prendre le bon ou le mauvais tournant : ce qui atteste, comme je le lui fais remarquer, que tout n'est pas décidé. Dans le même esprit, lorsqu'il évoque des images de son enfance qui l'obsèdent, et par leur fixité l'empêchent presque de vivre, je lui demande si selon lui, ce qu'il y voit à présent est absolument identique à qu'il vit lorsqu'il était enfant. Il reconnaît que non. Suite à quoi, faisant alors le lien avec son dessin qui représente autre chose si on le retourne, je lui propose, afin d'introduire un peu de "jeu" dans ces images également, de les mettre par écrit, telle qu'il les vit ou les voit à différents moments, pour observer leurs variations, fussent-elles infimes³⁸. Kader accepta aussitôt ma proposition, tout en me disant qu'il ne savait pas s'il "y arriverait". De fait, il me dit par la suite qu'il n'y arrivait pas". Mais l'essentiel me paraît ici qu'en acceptant de m'adresser ces textes potentiels, il acceptait aussi de m'adresser sa parole – et par là de chercher son "style", lieu par excellence du sujet, qui comme le sous-entend Lacan, a pour condition d'émergence de s'adresser à quelqu'un.

Du reste, dès ce premier entretien, Kader me confronte à différents points de vue que d'autres "psys" auraient eu sur lui: mon garant, selon lui, aurait déjà "voulu le faire interner", contrairement au psychiatre qui le suit; néanmoins, celui-ci lui aurait confirmé qu'il risquait bien de reproduire "ce qu'il avait déjà fait" (c'est-à-dire, en l'occurrence, de retomber dans la violence qu'il avait eue envers son ex-femme), ce que Kader redoute. De même, il redoute de reproduire avec son fils ce que "lui a fait son père", tantôt indifférent tantôt violent, ce à quoi il craint d'être condamné par ses "gènes", qui lui font craindre aussi d'avoir transmis à son fils

³⁸ . En ceci je repensais à une cure que rapporta J.-M. Vivès, où celui-ci proposa à un patient obsédé par l'image de son fils mort, de le redessiner à chaque séance, afin de faire "bouger" cette image.

le diabète dont il souffre. Je tente alors d'interroger cette part de "liberté" subjective qui subsiste en dépit du génétique et du passé: après qu'il m'a raconté que son père ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait, je demande si lui-même a déjà dit à son fils son amour; "j'arrête pas", me répond-il, me donnant l'occasion de souligner combien il se démarque de son père.

Après quoi il se remet à charger ce dernier, et j'en viens à lui demander si, à son avis, quelqu'un peut être absolument mauvais ou absolument bon; aussitôt, en guise de réponse, il me trace le symbole du Ying et du Yang, où je souligne que, dans la partie noire, subsiste une petite part de blanc, qui permet de penser que "les choses peuvent évoluer"; et tout en prononçant ces mots, je réalise que Kader vient encore de me donner une piste de travail: dans son passé, et en particulier sa relation à ses parents, qu'il noircit si radicalement, ne serait-il pas possible de dégager des bribes moins sombres, qui lui permettraient de se réinscrire dans une filiation et une histoire supportables?

Du reste, ce sera à nouveau sur cette question de la (ré)écriture que se terminera notre entretien, puisqu'en partant il évoque différents écrivains, notamment Céline, dont il attaque le "négationnisme". Je lui fais alors remarquer, sur le ton de la plaisanterie, qu'on peut donc être encore plus "négationniste" que lui, et cependant continuer à vivre. "Oui, mais lui il avait l'écriture", réplique Kader. Sur quoi je le ramène au fait que lui aussi a quelque chose à m'écrire.

Ainsi, au cours de cette séance, il me semble opposer à cette menace de mort que Kader fait peser, le pouvoir de la création, au sens le plus large du terme, qui permet parfois de continuer à vivre – telle Schéhérazade, qui racontait des histoires pour ne pas être tuée. Par ailleurs, dès ce premier entretien, je sentis qu'avec Kader il fallait constamment se garder de tomber dans l'intellectualisme vers lequel il essayait d'entraîner, mais qu'en même temps je devais m'efforcer de saisir, sur ce terrain de l'esprit où il me convoquait, des amorces par lesquelles pourrait peut-être réémerger de l'affect. A ses questions rationnelles, je me fis l'effet de répondre parfois comme une espèce de "maître zen", par une intervention qui le ramenait à la dimension de l'irrationnel – comme lorsque j'évoquais son canard-lapin ou que j'inscrivais de nouveaux signifiants à côté de ceux qu'il avait fétichisés. Intervention qui en tout cas paraît l'avoir marqué, puisque plus tard il me demandera de revoir la page où nous avons écrit – peut-être aussi afin de vérifier si je l'avais conservée, et donc si c'était "important" pour moi, ainsi qu'il le dira alors. Une autre fois encore, il me dit qu'il s'interrogeait sur ce terme d'"humeur noire" que j'avais proposé comme synonyme de celui de "dépression".

Vers un renouage du symbolique à l'imaginaire et au réel

La suite de nos entretiens confirmera sa tendance à s'appropriier, comme Mehdi, certaines de mes expressions, et même à les noter, comme il le fait lorsque, citant l'évangile, je lui dis qu'"on reconnaît l'arbre à ses fruits" – ceci pour lui signifier que ce qu'il est, dépend plus de ce qu'il fait avec son fils, que des "gènes" de son père. Avec ce pouvoir qu'a le langage de dire différemment une même chose, Kader se met d'ailleurs à jouer, par exemple quand, selon les jours, il appelle différemment – ce que je souligne – le bureau où je le reçois, l'évoquant comme "l'ancre de la folie", "les flammes de l'enfer", ou "le paradis". Du reste, ce champ du symbolique ou du savoir apparaît progressivement comme son territoire propre, lui permettant de se différencier de ses parents, et qu'il peut envisager comme un "bon" héritage transmissible à son fils

Avec Kader il est particulièrement sensible que l'inconscient soit structuré comme un langage, ainsi que l'enseigne Lacan : dans ses associations, les signifiés s'enchaînent au gré des signifiants, il passe de ses "pics" d'humeurs au fait qu'il se "pique" pour s'injecter de l'insuline, ou de son "envie" au fait d'être "en vie". Ceci va parfois jusqu'à donner l'impression que chez lui, comme dans la psychose, le symbolique s'est désarrimé de l'imaginaire et du réel, comme l'intellect de l'affect. Du reste, comme s'il usait d'une langue Autre, qu'il n'avait pu s'approprier et subjectiver, il ne cesse de répéter, ainsi que Rémy, des expressions toutes faites – répétant même ses propres souvenirs sous une forme tellement figée que ceux-ci paraissent n'être plus que des formules apprises, vides et désaffectées. Dès lors je m'efforcerai sans cesse de souligner que "tout n'est pas dans les mots", comme il me donne une fois l'occasion de le lui dire, lorsqu'il me déclare que la "communication", pour lui, n'est pas du côté d'internet ou de son téléphone portable, mais de nos entretiens – me faisant d'ailleurs remarquer que durant ceux-ci il ne répond pas aux appels qu'il reçoit sur son portable. Une autre fois, lorsqu'il m'explique qu'il ne peut croire à l'amour de son fils, parce que celui-ci ne le lui a pas dit, je lui réponds encore qu'on peut parler autrement que par des mots ; ce qui lui rappelle, avec beaucoup d'émotion, "un pétilllement dans les yeux" de son fils, ou son "petit sourire", à des moments où Kader lui avait fait plaisir, et où alors il s'était senti "payé au centuple" pour ce qu'il avait donné.

D'ailleurs, lorsque Kader veut "faire sortir" l'émotion, qui alors le "déborde", ce n'est pas à la parole seule qu'il en appelle, mais aux chansons qu'il écoute sur "Radio Nostalgie", et qui le ramènent à son enfance. Au cours d'un de nos premiers entretiens, pareillement, il me dit que j'ai "touché l'affect", mais ceci presque sur un ton de menace, comme s'il voulait m'indiquer le danger de cet affect qui peut "déborder" : comme si donc il voulait me

transmettre sa peur, face à cette émotion qui le submerge, et m'obliger par là à la contenir pour lui, en un processus qui se répétera plusieurs fois. Je souligne alors que lui-même peut contenir son émotion, ou cette violence qui le terrorise en lui, puisqu'il m'en parle – inversant dès lors ce mouvement qu'il redoute, où par sa parole il risque d'agresser, et par là de provoquer une violence physique. "La langue est le muscle le plus puissant", répète-t-il ; mais si elle peut susciter la violence, elle peut aussi l'apaiser.

Sa violence latente, en outre, me fait souvent l'impression d'être une défense contre sa souffrance, ou ce qu'il appelle lui-même sa "dépression", apparemment plus clivée que refoulée ; si celle-ci arrive à se dire, dès lors, la violence menace sans doute moins. C'est ce que j'éprouverai particulièrement lors d'une séance où, comme fréquemment, il commence par évoquer toutes les occasions où il a été sur le point d'agresser ou de tuer quelqu'un ; puis, soudain, en parlant de son fils, sa souffrance émerge, il sanglote, et ces pleurs me font l'effet d'un orage qui éclate, avec l'apaisement qu'il amène, en lui et en moi. Cette reconnexion progressive de l'intellect à l'affect se marquera encore par le fait que, si dans un premier temps Kader déclare que c'est "le savoir" qui le tient en vie, dans un second temps il dira que c'est son fils.

Comme la musique, et probablement de ne pas se situer non plus sur le seul plan de la langue, certains films mettent Kader en contact avec ses émotions. Il en est un, en particulier, qui le fait pleurer chaque fois qu'il le voit, et qu'il me propose de regarder, en me disant que celui-ci va "m'imprégner" – ceci attestant encore qu'il cherche à me transmettre ses propres émotions. Or, d'avoir accès, par ce film, à quelque chose de son imaginaire, me permet de lui manifester, comme à Mehdi, un "autre regard" que celui par lequel Kader se condamne : alors qu'à ses yeux cette fiction confirme que le passé ne peut que se répéter, j'y relève plusieurs éléments qui tendent à montrer le contraire, et en particulier l'évolution d'une des protagonistes, qui peut changer lorsque quelqu'un voit en elle autre chose que la "toxico" qu'elle était à ses propres yeux. Réélaboration du stade du miroir, que Kader appelle de toutes parts, en s'adressant à de nombreux "professionnels", pour avoir de nouveaux "points de vue", comme il le dit lui-même, sur son film par exemple. Car comme Rémy et Mehdi, l'image qu'il a de lui est désastreuse, sur tous les plans ; aussi déclare-t-il, en contradiction avec sa recherche de "points de vue", qu'il ne supporte par le regard des autres sur lui, ni les miroirs, se sentant dans un "labyrinthe avec des vitres (donc des miroirs encore) à la place de murs". Lorsqu'il me dit que pour en sortir, il devrait d'abord savoir comment il en est arrivé là, je lui rétorque que "pas nécessairement" ; soudain il se souvient alors qu'en effet, étant un jour dans un labyrinthe, il en sortit par une autre issue que l'entrée, mais, ajoute-t-il, il put le faire

"parce qu'il n'était pas seul, et pouvait regarder les autres". Ce qui me permet de souligner qu'à présent non plus, il n'est pas seul. Et lorsqu'il me dira que pour fuir les miroirs, il voudrait aller sur une île déserte, "avec un papier et un crayon", revenant par là à une possible réécriture, je lui fais remarquer qu'une "page blanche" peut aussi être une sorte d'"île déserte".

D'ailleurs, il dit vouloir m'apporter – ce que pourtant il ne fit pas – des textes qu'il a écrits, et déjà montrés à d'autres psy, dont l'un l'a "vexé", en les traitant de "décousus" : en n'y percevant pas, donc, la cohérence psychique de Kader, dont celui-ci redoute lui-même la fragilité. Souvent il me rappelle sa peur de devenir fou, et se demande s'il ne va pas avoir besoin d'être "interné", comme il l'a déjà été, pour ne pas tomber dans la violence ; dans le même temps, cependant, il me demande de ne pas "le faire interner" pour ce qu'il me dit. Ce qui me met dans un questionnement permanent : faut-il ou non l'inciter à cette hospitalisation qu'il appelle en la redoutant ? Certes, la menace d'un passage à l'acte devient de plus en plus pesante : un procès est en cours, concernant la garde de son fils, et Kader déclare que s'il le perd, il tuera son fils et se suicidera ensuite. Il devra d'ailleurs rencontrer un psychiatre expert, mais me précise qu'il "ne lui dira pas tout ce qu'il me dit à moi", me mettant par là dans le risque, également, d'une sorte de complicité. Toutefois, tout en étant consciente du risque d'un passage à l'acte, mais suffisamment repéré par d'autres professionnels pour que je ne doive pas le "signaler", je continuai à penser que Kader tenait cette menace à distance tant qu'il en parlait.

C'est ce que j'essayai de faire entendre à certains membres de l'équipe, de plus en plus angoissés par Kader, et excédés par son arrogance à l'accueil collectif. Derrière ses attitudes provocantes, je tentai aussi de rendre perceptible sa souffrance, et le sens qu'avaient pour lui d'apparentes peccadilles : ainsi, à l'assistante sociale qu'il avait chicanée à propos d'un H, dans une lettre qu'il écrivait, je rappelai que ce H était la première lettre du prénom de son fils, aussi signifiante pour lui que le D, dans ses interprétations paranoïdes. Car sur quelqu'un d'aussi sensible que Kader au regard d'autrui, il me paraissait particulièrement important de ne pas poser un regard hostile ou méfiant, qui n'aurait fait que susciter l'agressivité qu'on voulait éviter.

La dernière fois que je le vis, Kader entra, à l'improviste, dans le bureau où je me trouvais avec mon garant, et nous annonça, ravi, qu'il venait d'adopter un chaton – me ramenant donc, finalement, à ce lien qui m'intéressait tant, entre addiction et contact à un animal. En un nouvel effet de miroir, Kader nous dit d'abord sa peur que son chaton, à son contact, devienne comme "un tigre". Néanmoins, comme par une atténuation de sa haine à l'égard de son ex-

femme, il nous expliqua que c'était elle qui lui avait fait découvrir les chats. Puis, attestant ce que le contact à un animal peut avoir de restaurateur au niveau de cette "pulsion soignante" évoquée par Searles, alors que Kader m'avait dit craindre que son fils n'ait pas "besoin de lui", il déclara que ce chaton, en revanche, "avait besoin de lui". Ce à quoi il ajouta, avec une apparente fierté, que ce petit chat "portait son nom dans les registres" – ce qui était peut-être une ébauche de réconciliation avec le Nom-du-Père...

Questions rétrospectives

Ce travail avec Kader, qui s'étendit sur deux mois à peine, me laisse évidemment moins l'impression d'avoir pu stabiliser une amélioration psychique, que d'ouvrir de multiples interrogations. La seule question du diagnostic, avec ce patient, me paraît assez délicate: si son usage du symbolique, à la fois surinvesti et souvent désincarné, ses constructions interprétatives quasiment délirantes, et certains symptômes paranoïaques font penser à la psychose, par contre son recours à l'addiction, à la violence, voire à la maladie organique, ainsi que la dévalorisation de sa propre image, et sa dépendance envers le regard d'autrui, pourraient plutôt le rapprocher des états limites, ou de ces "psychonévroses narcissiques" évoquées par Freud.

Par ailleurs, dans la mesure où Kader cherchait constamment ses propres limites, il m'interrogea également sur les miennes, celles de ma fonction, et celle de la parole. Jusqu'où pouvais-je l'entendre sans devenir "complice", fût-ce de sa jouissance ? Jusqu'où la parole, avec lui, était-elle "ancrée" dans l'affect ? Jusqu'où le préserverait-elle d'un passage à l'acte ? Quoi qu'il en soit, à ce patient qui m'a si radicalement mise au travail et en question, j'espère avoir au moins apporté quelques pistes d'évolutions possibles, ou de possibles réécritures.

Anti-conclusion

Si je devais résumer d'un trait le "style" de chacun de ces suivis, je dirais sans doute qu'à Rémy je serrais la main, et pas à Mehdi, alors que je faisais la bise à Kader. A chaque sujet rencontré, donc, un type particulier de "contact", ce "contact" auquel m'a rendue si attentive la pensée de J. Schotte, et qui constitue la base du transfert.

Une des questions les plus marquantes qu'ouvrirent pour moi ces suivis, consiste dans les "coïncidences" qui se dessinèrent entre eux – et dont je n'ai pu restituer ici qu'une partie –, soit au niveau des dynamiques transférentielles, soit même au niveau des thématiques : je me souviens de ma perplexité le jour où Rémy et Mehdi se mirent à parler tous deux de leur "handicap", puis de leur obsession du regard, et ce en dépit de leurs différences structurelles. Car lorsqu'il s'agit seulement de similitudes dans la relation – comme cette angoisse de séparation à la fin des séances, commune à Rémy et Kader –, on peut y voir une logique propre au déploiement du transfert; mais lorsque ce sont les contenus qui se ressemblent, il faut bien supposer qu'un patient, par ce qu'il amène, peut aiguïser le regard de son psy vis-à-vis de ce qu'amène un autre. Ce qui ne fait que renforcer mon impression d'avoir "appris" quelque chose, au sens fort, par ces trois rencontres.

Parmi ce que m'a appris ce stage, je relèverais également le fait d'arriver mieux à n'entendre, dans ce que disent les patients, que différentes façons de parler d'eux-mêmes. M'affranchissant de certaines hiérarchisations, selon lesquelles, par exemple, une parole sur l'enfance serait nécessairement plus importante que des propos sur l'actuel, mon écoute devint peu à peu plus "métaphorique", et s'efforça d'entendre "l'enfant" dans "l'adulte", et le sujet quoi qu'il dise: ainsi, ce sont des propos de Rémy sur la politique qui permit de réinterroger sa position face au "conflit".

Et pour à la fin revenir à l'origine, je me souviens qu'un des déclencheurs de ce stage, l'an dernier, fut un témoignage d'alcooliques "sevrés", dont l'un déclara, dans une hostilité assez nette envers les "psy", qu'il n'était "pas nécessaire de comprendre pour s'en sortir". Propos qui à l'époque m'avaient paru "défensifs", et qu'aujourd'hui j'entends différemment; car si une "compréhension" peut contribuer à "s'en sortir", c'est sans doute seulement dans la mesure où elle s'ancre dans cette relation étrange qu'est le transfert.

Mais un travail psychique n'étant jamais qu'un épisode de ce processus sans fin qu'est la création du sujet par lui-même, la clinique ne permet pas de "conclure" quoi que ce soit; seul ce stage se conclut ici, sur ce qu'il m'a apporté, et les pistes d'interrogations qu'il a ouvertes en moi – me laissant un désir de continuer à travailler dans cette clinique de l'addiction.

Bibliographie

- N. Abraham et M. Torok, *L'écorce et le noyau*, Flammarion, Paris, 1987
- D. Anzieu, *Le Moi-peau*, Dunod, Paris, 1995
- P.-L. Assoun, *Le transfert*, Anthropos, Paris, 2007
- J. Bergeret, *La dépression et les états limites*, Payot, Paris, 1975
- J. Bleger, "Psychanalyse du cadre psychanalytique", in *Crise, rupture et dépassement*, sous la direction de R. Kaës, Dunod, Paris, 1979
- N. Braunstein, *La jouissance*, Erès, Ramonville St-Agne, 2005
- M. Corcos, *Le corps absent*, Dunod, Paris, 2000
- S. Ferenczi, "Transfert et introjection" (1909) et "Le concept d'introjection" (1912), in *Psychanalyse I*, Payot, Paris, 1982
- S. Ferenczi, *Psychanalyse IV*, Payot, Paris, 1982
- S. Ferenczi, *Journal clinique*, Payot, Paris, 1990
- A. Ferro, *La psychanalyse comme littérature et thérapie*, Erès, Ramonville St-Agne, 2005
- S. Freud, *Pulsions et destin des pulsions* (1915), in *Métapsychologie*, Gallimard, Paris, 1968
- S. Freud, *Le Moi et le Ça* (1923), in *Essais de psychanalyse*, Payot et Rivages, Paris, 2001
- S. Freud, *Névrose et psychose* (1924), in *Névrose, psychose et perversion*, in *Œuvres Complètes XVII*, PUF, Paris, 1992
- R. Gori, *Logique des passions*, Flammarion, 2005
- O. Kernberg, *Les troubles limites de la personnalité*, Dunod, Paris, 1997
- J. Lacan, "Les complexes familiaux dans la formation de l'individu" (1938), accessible sur le site www.effet-freudien.com
- J. Lacan, *Le transfert, Séminaire VIII*, le Seuil, Paris 1991
- J. Lacan, *Le Sinthôme, Séminaire XXIII*, Le Seuil, Paris, 2005
- J. Lacan, *Écrits I* (1966), Le Seuil, coll. Points essais, Paris, 1970
- M. C. Lambotte, *Le discours mélancolique*, Anthropos, Paris, 2003
- Ph. Lekeuche et J. Mélon, *Dialectique des pulsions*, De Boeck - Wesmael, Bruxelles, 1990
- Ph. Lekeuche, "Quand la base existentielle est trouée : le destin de l'humeur et du contact dans la toxicomanie", in *Cliniques méditerranéennes* n 73, Erès, Ramonville St-Agne, 2006
- Ph. Lekeuche, "Délimitation de la toxicomanie essentielle", in *Cahiers du Centre d'études pathoanalytiques*, 3, Louvain, 1994
- S. Le Poulichet, *Toxicomanies et psychanalyse*, PUF, 1987
- O. Mannoni, *Ça n'empêche pas d'exister*, Seuil, Paris, 1982
- C. Olievenstein, *La Vie du toxicomane*, PUF, Paris, 1991
- J. Oury, *Création et schizophrénie*, Galilée, Paris, 1989
- J. Oury et M. Depussé, *A quelle heure passe le train...*, Calmann-Lévy, Paris, 2003
- Sami-Ali, *Corps réel, corps imaginaire*, Dunod, Paris, 1998
- J.-J. Rassial, *L'adolescent et le psychanalyste*, Payot, Paris, 1996
- J. Schotte (sous la direction de), *Le Contact*, De Boeck - Wesmael, Bruxelles, 1990
- J. Schotte, *Szondi avec Freud*, De Boeck - Wesmael, Bruxelles, 1990
- H. Searles, *Le contre-transfert*, Gallimard, Paris, 1981
- H. Searles, *L'environnement non humain*, Gallimard, Paris, 1986
- B. Steiner et G. Moralès (sous la direction de), *Le style, structure et symptôme*, L'Harmattan, Paris, 1997
- L. Szondi, *Diagnostic expérimental des pulsions*, P.U.F., Paris, 1952
- M. Safouan, *Le transfert et le désir de l'analyste*, Seuil, Paris, 1988

J. M. Vivès, "Pour introduire la question de la pulsion invocante", in *Les enjeux de la voix en psychanalyse dans et hors la cure*, PU de Grenoble, Grenoble, 2002

D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris, 1975